BZP (Lucas-
Championnière)



# Hommage

au

# D[r] Just Lucas-Championnière

9 Juin 1912


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Au mois de Mai 1907 la circulaire suivante avait été adressée aux amis et élèves du Dr Lucas-Championnière.

*Monsieur,*

*Les Amis et les Élèves de M. Just Lucas-Championnière, désirant célébrer sa promotion au grade de Commandeur dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, ont décidé de lui offrir une plaquette dont l'exécution a été confiée à M. Paul Richer, Membre de l'Institut, ancien interne de M. Lucas-Championnière.*

*Ils se permettent de faire appel à votre concours et espèrent que vous voudrez bien prendre part à cette manifestation de profonde estime et d'affectueuse sympathie.*

LES SECRÉTAIRES :

Dr MICHON Dr DAGRON Dr LE MARC HADOUR

MEMBRES DU COMITÉ :

Président d'Honneur : Lord LISTER.

Président : M. le Professeur GUYON, Membre de l'Institut.

MM.

DEBOVE, doyen de la Faculté de Médecine.

ROUX, Membre de l'Institut Directeur de l'Institut Pasteur.

MM.

PERIER, Membre de l'Académie de Médecine.

PINARD, Professeur à l'Académie de Médecine.

MM.

P. BERGER, Professeur à la Faculté de Médecine.

Paul SEGOND, ancien Président de la Société de Chirurgie.

BÉCLÈRE, Membre de l'Académie de Médecine.

H. HARTMANN, Chirurgien de l'hôpital Lariboisière.

DEMELIN, Accoucheur des hôpitaux.

Dr H. DELAGENIÈRE (Le Mans).

DELORME, Médecin Inspecteur Général.

GENTIL, Médecin Inspecteur Général.

MM.

Jacques REVERDIN, Profr à la Faculté de Médecine de Genève.

Auguste REVERDIN, Professeur à l'Université de Genève.

SAXTORPH, Chirurgien de l'hôpital communal de Copenhague.

G. STOICESCO, Profr à la Faculté de Médecine de Bucarest.

Dr CROUZET (Creil).

Louis LEGENDRE.

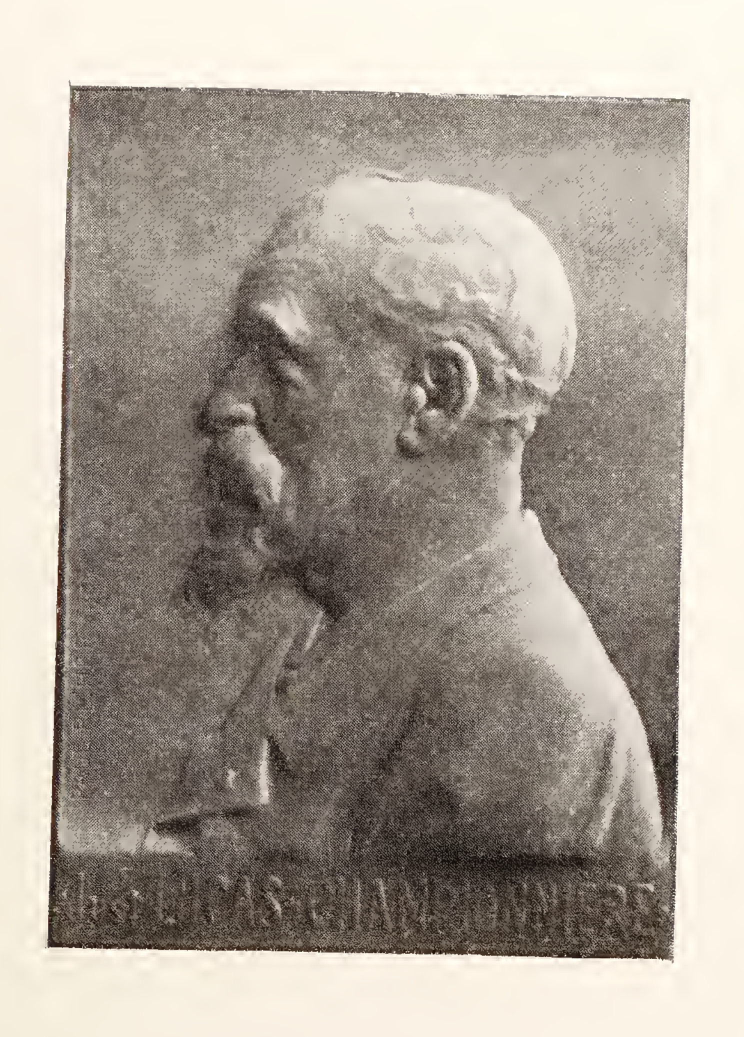
GRANDJUX, Secrétaire général de l'Association de la Presse médicale.

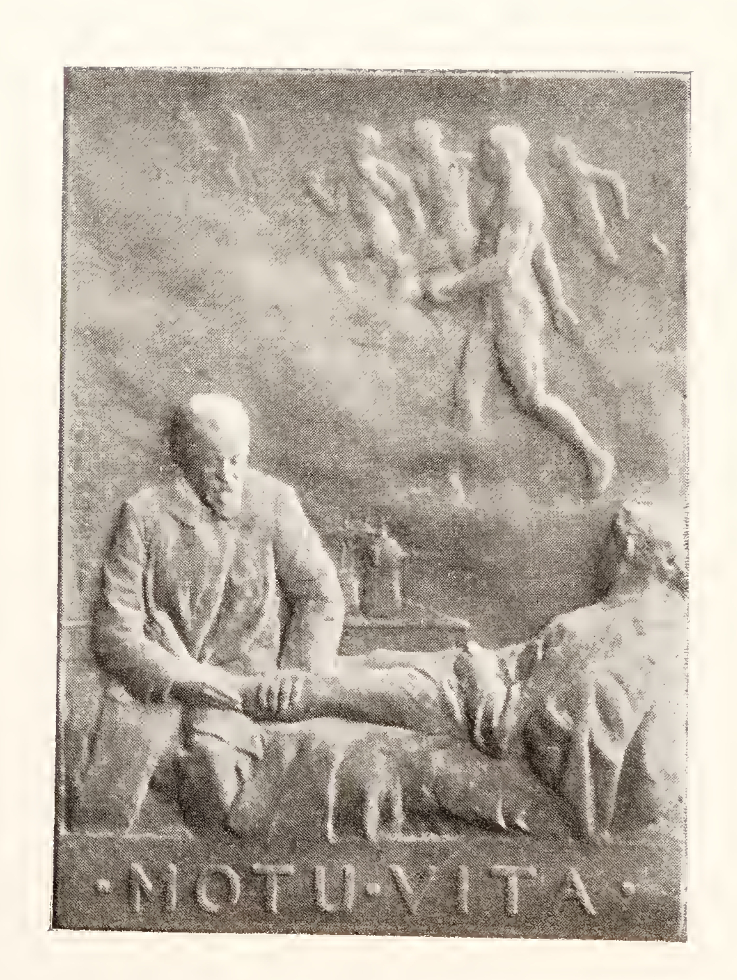
G. STEINHEIL, Trésorier du Comité.

---

*Le 9 juin 1912, les collègues, les élèves et les amis du Dr Just Lucas-Championnière se sont réunis à l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, sous la présidence de M. le Professeur Guyon, à l'occasion de son élection à l'Institut, pour lui remettre un exemplaire en or de la médaille qui lui avait été offerte par souscription, lors de sa retraite des hôpitaux.*

---




·MOTU·VITA·

# DISCOURS

DE

# M. le Professeur GUYON

de l'Institut

Vice-Président de l'Académie des Sciences

---

M. le professeur Guyon ouvre la séance en prononçant les paroles suivantes :

Mon cher Championnière,

La belle médaille que je vais vous offrir au nom de vos collègues, de vos amis, de vos élèves, de vos Maîtres, devait vous être remise au moment où la limite d'âge est venue vous atteindre (1). Les circonstances en ont décidé autrement et l'on pourrait dire qu'il y a eu retard. Mais, cela se dit (Littré nous l'apprend), de ce qui se fait trop tard.

Votre élection à l'Institut vient de couronner votre belle carrière chirurgicale, une autre satisfaction bien grande et fort douce vous a été récemment donnée. Votre fils a brillamment fait

(1) Elle porte le millésime de 1907.

son entrée dans l'Internat des Hôpitaux de Paris. Sans doute les vœux qui vous désignaient pour l'Académie des Sciences, qui souhaitaient de voir votre fils suivre vos exemples, ne vous auraient pas fait défaut. Mais nous n'aurions pas eu le bonheur de vous féliciter, de vous dire que nous sommes heureux et fiers de voir l'un des nôtres dans la situation qu'il méritait d'occuper, de proclamer la joie que nous causent ces deux évènements, de sentir que vos pensées peuvent aller avec confiance vers l'avenir et faire retour avec quiétude dans le passé, où votre œuvre ne cessera pas de vivre.

Ce qui a lieu ce matin ne se fait pas trop tard.

Vous avez eu surtout le goût et le souci de l'action, de l'action précise, persévérante, énergique. Ce sont les résultats ainsi obtenus et non des récompenses, qui ont été les mobiles de vos actes. Vous avez été dirigé par une grande et belle ambition, mais vous aimez et pratiquez la vie simple et droite. Aider la chirurgie à entrer dans une voie nouvelle, lui donner la sécurité, lui faire prendre l'habitude de vaincre, pour ainsi dire toujours, tel a été l'objectif de vos efforts.

Les grandes salles de chirurgie que vous avez dirigées dans nos hôpitaux ont eu toutes vos prédilections. Ce fut en dernier lieu ici même. Voilà pourquoi nous sommes venus aujourd'hui nous réunir à votre famille dans l'Hôtel-Dieu de Paris, le légendaire asile de la souffrance, le conservatoire des grands souvenirs laissés par les hommes éminents qui ont été les artisans de sa glorieuse renommée.

Vous ne pouviez donner au plus vieux de vos maîtres une satisfaction plus grande que la présidence de cette cérémonie. A l'époque où vous commenciez votre apprentissage de chirurgien, vous m'avez demandé d'être mon interne. Vous n'avez jamais cessé de me témoigner les sentiments qui s'établissent, quand on aime sa profession, entre celui qui aide les premiers pas et ceux qui ne perdent pas de vue le point de départ. Ceux-là n'oublient pas, alors même qu'ils sont devenus les plus utiles, les plus vaillants et les plus féconds des Maîtres.

Celui qui eut sur votre destinée l'influence qui a décidé de

votre avenir, avait accepté avec empressement la présidence d'honneur de cette réunion. Sa santé, déjà compromise à cette époque, aurait retenu en Angleterre l'homme dont le clair génie aidé du sens le plus droit, d'un esprit attentif, d'une conscience scrupuleuse, a déterminé avec tant de précision, les conditions de la guérison des plaies. Les triomphes les plus éclatants ne modifièrent en rien le beau caractère et les sentiments de Lister. Il n'a jamais cessé de témoigner sa reconnaissante admiration à notre grand Pasteur, de vous être attaché, de prendre place parmi vos amis, de témoigner que vous l'aviez bien compris.

Il est toujours intéressant de remémorer les débuts de la chirurgie moderne, de la chirurgie devenue scientifique. Cela est assurément de mise en ce moment.

On sait dans quelles conditions furent appliquées, pour la première fois, au traitement des plaies, les doctrines de Pasteur. Avant de les connaître, Lister, chirurgien de l'Infirmerie Royale de Glasgow, avait, comme beaucoup d'autres, tenté d'opposer aux accidents qui décimaient les blessés et les opérés des moyens qu'il espérait efficaces. Ses tentatives restaient infructueuses. Elles ne furent couronnées de succès, que lorsque les révélations de Pasteur, en dévoilant la raison des choses, lui eurent démontré que, seule l'application raisonnée d'une méthode scientifique, et non l'application d'un moyen pouvait le conduire à ce résultat. Il créa la méthode antiseptique et fit disparaître les complications des plaies qui s'opposaient à leur guérison.

Dans le service où se succédaient les échecs, il vit se réaliser avec constance de très heureuses suites opératoires, et s'accomplir avec facilité des cicatrisations régulières. La chirurgie entrait dans une voie nouvelle. Ses conquêtes allaient se multiplier.

Elles lui ont permis d'étendre d'une façon imprévue notre pouvoir de guérir et de rendre chaque jour à l'humanité des services inespérés. C'est pourquoi celui qui devint Lord Lister a, comme Pasteur, reçu les honneurs et les hommages réservés aux grands bienfaiteurs de l'humanité.

Vous étiez alors interne des hôpitaux de Paris. Les découvertes de Pasteur avaient retenu votre attention ; la première note

publiée par Lister en 1867, vous donna le désir de vous rendre à Glasgow. Vous y étiez au mois d'août 1868. Vous fûtes profondément impressionné. Non seulement, la transformation qui venait d'être réalisée, était absolue et s'était produite au moment où nous désespérions de la voir s'accomplir, mais vous constatiez que, de même que dans les expériences de laboratoire bien conduites, les mêmes résultats étaient toujours obtenus quand on opérait dans des conditions identiques. C'était la certitude. On ne pouvait plus douter de l'avenir. On allait être, enfin, définitivement délivré de ce sentiment du péril des suites opératoires, dont les interventions les mieux conduites ne mettaient pas à l'abri.

En présence de cette vision libératrice, vos résolutions furent bientôt prises. Vous vous êtes, de suite, promis de vous dévouer entièrement à la « Chirurgie nouvelle ». La méthode Pastorienne qui nous apportait la sécurité, nous ouvrait les plus grands horizons. Les beaux espoirs que vous aviez le désir de voir se réaliser se développèrent.Vous leur avez été fidèle, et vous êtes devenu : l'apôtre de la « chirurgie qui guérit ».

C'est en parlant, en écrivant, en agissant que vous avez répandu vos croyances. Aucun effort ne vous a coûté pour les faire partager à vos collègues, à vos élèves, à vos Maîtres.C'est ainsi qu'il m'a été donné d'apprécier la méthode antiseptique et d'être l'un de ceux qui l'ont utilisée de bonne heure.

Il serait intéressant de vous suivre au milieu des difficultés qui s'élevèrent sous vos pas, de montrer qu'elles furent nombreuses, renouvelées, tenaces. Elles ne vous ont pas détourné de votre but et n'ont eu d'autre effet que de vous donner de nouveaux motifs d'agir avec plus de persistance et un redoublement d'énergie. La foi qui vous animait était trop robuste pour céder devant elles. Vos convictions ne sont pas modifiées, votre confiance dans la méthode antiseptique a toujours la même fermeté ; vous poursuivez, dans la même voie, l'œuvre à laquelle vous vous êtes donné.

A vos premiers ouvrages sur la méthode antiseptique, vous avez récemment ajouté une importante publication. Les leçons

très documentées que vous avez, dans ces dernières années, professées à l'Hôtel-Dieu, sont consacrées à l'exposé de votre pratique antiseptique. Elles en précisent les ressources et montrent tous les services que peut rendre la méthode de celui que vous aimez à appeler le Maître de la Chirurgie Moderne. On sait que l'ensemble de vos nombreuses et belles statistiques affirme la sûreté de la méthode Listérienne aussi bien pour la guérison des malades, que par l'invariable et très caractéristique perfection de la réparation des plaies opératoires. Aussi continuez-vous à penser que l'avenir deviendra entièrement favorable à l'antisepsie ; il vous inspire une « confiance parfaite ». Vous voyez avec une grande satisfaction se produire et se généraliser le retour à l'emploi d'antiseptiques puissants pour la stérilisation du champ opératoire et le traitement des plaies contaminées ; vous le constatez sans surprise.

Les leçons auxquelles je viens de faire allusion, sont l'un des témoignages du zèle que vous avez déployé pendant votre carrière hospitalière, pour l'enseignement clinique. Vous avez constaté à quel point il attache celui qui parle à ceux qui écoutent. Aussi les questions relatives à l'enseignement médical, ont-elles trouvé en vous un précieux appui. Elles continuent à occuper votre inlassable besoin d'agir utilement.

Vous jouissez du privilège de la prolongation d'une remarquable activité laborieuse. Ce précieux avantage est parfois la récompense de ceux qui se dévouent entièrement aux grandes causes. Leur action soutenue et féconde montre, comme l'a dit Pascal, que le mouvement est notre nature. Cet attribut de la vie n'est pas seulement sous la dépendance du nombre des années.

Le sentiment très élevé de l'œuvre que vous aviez entreprise vous a soutenu. Elle ne pouvait se borner à la propagation de la méthode antiseptique. La conquête de la sécurité dans les suites des opérations, devait non seulement agrandir le champ des interventions curatrices, mais encourager de légitimes hardiesses. Placé au premier rang des bons serviteurs de la chirurgie moderne par votre infatigable vulgarisation de la chirurgie antiseptique; vous êtes en première ligne parmi ceux qui ont contri-

bué à l'heureux essor d'importantes et bienfaisantes opérations ; là encore vos efforts n'ont pas subi de relâche. Comme vous n'êtes pas seulement un opérateur, mais un clinicien, vous n'avez pas pensé, malgré toutes vos hardiesses, que la recherche des possibilités opératoires fut devenue le seul idéal du chirurgien.

Les opérations qui n'avaient pu entrer dans la pratique en raison de leur trop grand danger, et celles qui, après des désastres répétés avaient dû être abandonnées, vous sollicitèrent dès l'abord. Les étudiants de ma génération ont entendu Malgaigne prononcer, au nom de la statistique, la condamnation du trépan. On avait, à diverses reprises, inutilement tenté la cure opératoire des hernies.

La trépanation s'imposa bientôt à votre attention. En novembre 1874, alors que devenu chirurgien des hôpitaux, il vous était donné, pour la première fois, d'opérer dans un service qui vous était confié, vous faisiez à Lariboisière, une trépanation du crâne dans un cas de traumatisme grave et complexe. Malgré l'extrême modicité des ressources dont vous disposiez, votre opéré guérit régulièrement et complètement. Vous avez pu bientôt, grâce à vos opérations répétées et à d'importantes publications, réhabiliter la trépanation cranienne, établir la possibilité de l'exploration directe du cerveau, montrer les bons effets obtenus par sa décompression après l'ouverture du crâne.

Votre pratique si étendue, si heureuse dans la cure radicale des hernies a tellement démontré l'innocuité de cette opération, qu'elle a été classée parmi les plus inoffensives.

Au point de vue du pouvoir préservateur de l'antisepsie, rien de plus démonstratif que votre très remarquable statistique de résection du genou chez l'adulte, ainsi que vos succès dans le traitement des fractures de la rotule par l'ouverture de l'articulation du genou et la suture des fragments. A l'exemple de Lister vous êtes résolument fidèle, en pareil cas, à cette façon d'agir.

J'aurais plaisir à prolonger cette instructive énumération. Ce n'est ni le moment ni le lieu. Au surplus, les choses que je rappelle sont entrées dans la pratique générale ; elles ont leur place

dans l'histoire de la chirurgie. Je ne puis pourtant passer sous silence votre méthode de traitement des fractures par le « mouvement dosé ».

Ce titre à lui seul retient l'attention, et l'on ne peut s'étonner que vous ayez eu, une fois de plus, à beaucoup combattre pour arriver à bien convaincre.

La conception qui vous a guidée était inattendue. Depuis Hippocrate, on professait que l'immobilisation la plus complète, donnait la réparation la plus parfaite. Votre principe est : « qu'une certaine dose de mouvement des fragments est la condition capitale pour les meilleures réparations ».

Vos articles, vos leçons, vos livres, votre pratique journalière ont établi que cette innovation qui parut tout d'abord paradoxale, réformait de façon fort précieuse, dans nombre des cas, certains errements du traitement des fractures.

La méthode par le mouvement dosé a ses statistiques. Il en a été produit de très importantes dans la dernière session du Congrès international de chirurgie que vous avez présidé à Bruxelles en septembre 1911. Les faits établissent que, lorsque l'on suit vos indications, la consolidation se fait plus promptement, qu'elle est très complète et que les membres lésés échappent aux impotences fonctionnelles que l'excès d'immobilisation a trop souvent provoquées.

Votre traitement satisfait aux indications qui favorisent la cicatrisation la plus complète des os, et préserve le membre de la perte de ses capacités fonctionnelles.

Après avoir pratiqué, pour votre part, l'ouverture immédiate des fractures fermées, afin de prévenir les pertes de la capacité fonctionnelle, vous en êtes arrivé à limiter l'emploi de cette méthode aux fractures de la rotule. Dans les autres, vous avez constaté que l'on obtient des résultats beaucoup meilleurs par la méthode si simple que vous avez proposée, étudiée, appliquée et fait adopter. Personne ne pourra s'étonner que le nouveau traitement des fractures vous ait passionné peut-être autant, que l'antisepsie.

Mon cher Ami,

Je vous remets votre belle médaille. Chacun des détails de cette œuvre remarquable du docteur Paul Richer affirme sa maîtrise.

Les traits de votre visage sont reproduits avec une rare fidélité, l'expression de votre physionomie est d'une vérité saisissante. Au revers, votre goût si vif pour les sports dont vous avez favorisé l'utile propagation, est rappelé par le groupe harmonieux et charmant des coureurs qui l'illustre. Leur élégante agilité semble faire allusion à ces blessés auxquels vous savez si bien rendre la solidité de leurs os brisés et le libre exercice de toutes les parties de leurs membres.

Je suis heureux d'avoir l'occasion de féliciter et de remercier M. Paul Richer. Cela m'est d'autant plus agréable qu'il a été votre interne et que j'ai, moi aussi, eu la bonne fortune de le compter parmi mes élèves. A cela ne se borne pas notre parenté professionnelle.

L'auteur de votre médaille est, en effet, depuis plusieurs années notre collègue à l'Académie de Médecine, et, voilà que par le retard dont j'ai parlé tout à l'heure (mais qui n'existe pas), il se fait que notre confraternité est maintenant étendue à l'Institut de France.

---

# DISCOURS

DE

# M. LE PROFESSEUR DEBOVE

Doyen Honoraire de la Faculté de Médecine

---

MON CHER AMI,

C'est un bonheur pour moi de prendre la parole dans cette fête et de vous féliciter publiquement.

Il y a longtemps que nous vous vîmes pour la première fois, il y a quarante-quatre ans !

C'était en 1868, vous étiez interne de la Pitié, j'y fis une courte apparition comme interne provisoire. J'appréciais déjà votre égalité d'humeur, votre loyauté, vos qualités scientifiques. Plus tard, des relations communes, une même philosophie, une affectueuse sympathie nous rapprochèrent. Je devins votre ami, puis celui de votre famille et je m'associai de cœur à tous les événements heureux de votre carrière.

Votre caractère moral et scientifique a fait votre succès. Vous avez prouvé que la vertu est quelquefois récompensée. Vous êtes un modèle de probité professionnelle. Vous pratiquez cette maxime que le médecin n'a qu'un intérêt, celui du malade.

L'analyse de votre œuvre sera faite par de plus compétents, je ne suis qu'un médecin. Je n'ignore cependant pas les progrès que vous doit la chirurgie.

A l'époque où nous étions internes, inconsciemment le chirurgien avec les doigts, les instruments, les pièces de pansements inoculait trop souvent des germes infectieux. Aujourd'hui, grâce aux travaux de Pasteur, de Lister, il porte le salut là où il portait la mort. Cette évolution vous y avez contribué par votre pratique hospitalière, par votre enseignement, par vos nombreuses publications dans votre journal de médecine et de chirurgie. Ce recueil, fondé par votre père, continué par vous et les vôtres a tenu au courant des progrès de la science plusieurs générations de praticiens. Aussi les honneurs qui vous ont été conférés, les éloges qui vous sont adressés aujourd'hui, vous les avez pleinement mérités.

Nous devons associer tous les vôtres à cette fête. Vous avez vécu dans un milieu qui a contribué au développement de vos qualités morales et scientifiques. Il est donc juste de féliciter votre famille de ce que vous avez été, de ce que vous êtes et de ce que vous serez encore, nous le souhaitons, tous, pendant de longues années.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Médecin Inspecteur Général DELORME

Président du Comité consultatif de Santé de l'Armée,
Membre de l'Académie de Médecine.

---

Mon cher Ami et Collègue,

Du temps de l'Académie de Chirurgie qui a porté aux plus hauts sommets la gloire de la chirurgie française, ceux qui aspiraient à l'enseignement de notre art, comme à la notoriété, devaient faire leurs premières armes sur les champs de bataille. C'est là, que les Jean-Louis Petit, les Lamartinière, les La Peyronie, les Garengeot, les Tenon et tant d'autres voyaient, au milieu des périls, les plus beaux exemples de dévouement, qu'à obéir ils apprenaient à commander, à bien exécuter comme à tout prévoir, qu'ils recherchaient l'ordre au milieu du désordre, prenaient l'esprit d'initiative et de décision,se pliaient à la suractivité, assuraient leur endurance en même temps qu'une expérience unique des plus grandes méthodes chirurgicales du temps.

La guerre de 1870-71 fit pour vous ce que les campagnes de Flandre, de Hollande, du Rhin, et de la Guerre de 7 ans, avaient fait pour ces illustres devanciers. Elle vous sacra chirurgien.

2

Tout le monde connaît la part capitale que vous avez prise à la rénovation de la Chirurgie contemporaine, les beaux apports que vous doit la chirurgie opératoire, vos grands efforts pour reprendre et imposer des opérations désuètes que leur gravité avait forcé à abandonner et qui se sont depuis généralisées, grâce à vous ; on sait vos luttes et vos succès, mais ce qu'on ignore de votre vie chirurgicale, c'est la portée grande de cette épisode de vos débuts, ce rôle de jeune chirurgien d'armée et la conséquence logique de l'épreuve ; la reproduction vécue, lumineuse, juste, pleine de solutions pratiques que le jeune publiciste qui, chez vous double le chirurgien fait du tableau de la désorganisation des services médicaux de l'armée. En termes très mesurés mais forts, sans le moindre parti pris de dénigrement, il décèle le mal et propose les remèdes. Vos « *Souvenirs de campagne* » qu'a donnés le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques* de 1871 est l'un de vos meilleurs écrits ; c'est aussi, l'un des plus substantiels travaux que nous ait laissés la guerre de 1870.

Vous partez de Paris le 20 août 1870 avec la 5e ambulance internationale qui avait à sa tête le Pr Trélat. Cette ambulance comptait, comme personnel, 40 médecins ou aide-médecins, 7 comptables attitrés et quelques autres, 120 infirmiers. Si le personnel était excessif, par contre le matériel était insuffisant, mal conçu, défectueux, parce qu'il n'avait pas été préparé par des médecins. Vous aviez trois scies à amputation et pas une bonne ; vous dûtes vous servir d'une scie à main. Quarante chirurgiens n'avaient que 1.500 grammes de chloroforme ; par contre, ils possédaient 18 kilogs de pommade de concombre et le « reste était à l'avenant ». Les desiderata étaient tels que — vous le remarquez — vous avez osé à peine les dire.

Mais ce que vous emportiez encore avec vous, et ce dont vous ne parlez pas, c'était, avec un intense amour de votre art, l'ardent désir d'apporter d'utiles secours aux malades et aux blessés, la volonté ferme de vous y dévouer quels que fussent les dangers que vous ayez à affronter ou à subir. Ardent aussi était le patriotisme qui vous inspirait, car je relève dans votre narration

une phrase échappée qui est l'acte de foi du chirurgien patriote : « De toutes les choses pénibles du rôle du chirurgien d'armée, la vie chez l'ennemi est la plus lourde à supporter ».

Vous rejoignez sous Sedan l'armée du Rhin. Près de Mouzon, vous établissez l'ambulance d'Autrecourt ; près de Bazeilles, à la Ramaurie,vous relevez des blessés restés en plein air ou sous des abris qui ne les protègent pas contre des pluies torrentielles, puis, ces blessés ayant été repris par des ambulances belge, luxembourgeoise et anglaise, vous regagnez l'armée de la Loire par la Belgique, Rouen et le Mans

Vous vous installez au château d'Auvilliers près d'Arthenay, à Coudreceaux, à Chilleurs, enfin à Terminiers où vous restez le mois de décembre et une partie de janvier. A l'armistice vous revenez à Paris.

Vous vous étiez trouvé sur trois champs de bataille pendant l'action, vous aviez soigné plus d'un millier de blessés, vous aviez été, du commencement à la fin, l'âme, la cheville ouvrière de la 5e ambulance.

Mais que de tribulations ! Comme on vous suit avec intérêt et anxiété ! Vus avec défiance par les uns, non dirigés par le Commandement dont vous ne recherchiez pas assez le contact, soucieux que vous étiez de conserver une initiative s'alliant mal avec votre désir d'assurer des secours de première ligne, tantôt errant à l'aventure, tantôt allant au canon, parfois vous confondant avec les lignes de combattants, vous installant même deux fois de suite entre elles ; enfants perdus, abandonnés de vos dirigeants, mal secondés par des administrateurs imprévoyants et ne sachant pas leur rôle ; mal nourris, vous et vos blessés, dans des zones dévastées ; à la merci de la charité du vainqueur, vous gardez néanmoins votre ardeur et votre foi ; les difficultés exaltent votre pitié ; vous vous ingéniez toujours et vous vous multipliez pour remplir noblement votre devoir.

Si tout tend à paralyser votre action,vous n'êtes pas de ceux qui se laissent abattre. Nos blessés, d'ailleurs, sont si nombreux, si souvent abandonnés, notre Service de Santé est si imparfait, si mal utilisé par une Direction incompétente que les services rendus

sont indiscutables et précieux. Mais, lorsque mesurant ces services à votre dévouement, à votre activité, à vos ressources en personnel, vous voulez tirer une conclusion d'une épreuve cruelle qui, vous le sentez bien, comporte ses leçons, de ces leçons, qui doivent servir pour le pays — parce que c'est à la fois un crime de lèse-humanité et de lèse-patrie que de ne pas atténuer des pertes évitables et que tout sacrifice en hommes doit cesser quand la recherche de la victoire n'est plus en jeu — alors, opposant ces services à tout ce que vous aviez donné de vous, la réflexion comme la vérité vous amène à ces axiomes :

« Les ambulances d'un pays belligérant doivent être militaires ; la véritable et complète organisation des secours aux blessés ne peut être faite que par un système de chirurgie militaire très perfectionné.

Les ambulances civiles du champ de bataille ont joué leur rôle et ce rôle est terminé ».

C'est la conclusion à laquelle de son côté, L. Le Fort s'arrêtera. Que de fois les nôtres ne l'avaient-ils pas formulée avant l'épreuve ? Il serait trop long et inutile de dire ici pourquoi leur voix ne fut pas écoutée.

Il était tentant pour un jeune chirurgien d'avenir qui avait à se constituer des titres, de rappeler ses interventions chirurgicales. Vous ne vous y arrêtez pas. Votre vue porte plus loin et plus haut.

Toute votre attention va se concentrer sur les questions primordiales et bien autrement attachantes de l'organisation et du fonctionnement des secours.

Il n'entre pas dans ma pensée de vous suivre pas à pas dans l'exposé de toutes vos idées originales ou de vos déductions, mais il est des points auxquels je me défendrais vainement de m'arrêter : la direction générale des Sociétés de secours, le rôle des femmes dans les ambulances, celui des agents administratifs, la composition du personnel des ambulances, leurs classifications. Certains de ces sujets n'ont rien perdu de leur actualité.

Et d'abord, vous ne pouvez concevoir qu'une Société civile de

secours, quelle que soit l'élévation de l'intelligence et la haute situation de ses dirigeants, ait pu songer à assurer des organisations sanitaires sans qu'une Commission médicale complète, comprenant des médecins de l'armée, particulièrement compétents, ait été sa conseillère et son guide, sans que ces organisations aient été soumises à une direction médicale, à des inspections générales. Ces idées bien sages sont réalisées aujourd'hui qu'une réglementation a établi avec précision le rôle, les attributions des trois Sociétés de secours françaises destinées à venir en aide, en campagne, au service de Santé de l'armée. Celui-ci, pour le bien commun, assure sur elles le contrôle nécessaire, car comme vous le dites fort bien : « La médecine militaire ne s'improvise pas. En l'improvisant, on s'est exposé à commettre de grandes fautes ». Votre exemple en est frappant et il est pris à l'organisation la plus solide, la plus vaste et la plus coûteuse qui ait participé à la campagne. Le personnel médical est excessif, vous devez le réduire de moitié ; vos infirmiers sont si nombreux qu'ils forment une véritable colonne de brancardiers ; ils sont pour vous une gêne. Quelques hommes sachant leur métier sont noyés parmi d'autres qui ne sont pas instruits ; vous y comptez même des voleurs exerçant leurs talents sur vous-même. Que n'ont-ils pu faire sur de malheureux blessés sans défense? Votre matériel est suranné, insuffisant ; en cours d'action vous êtes obligé de le transformer. Tout cela eût été évité s'il y avait eu le contrôle d'idoines.

Le chapitre du rôle des femmes dans les formations et établissements sanitaires est toujours délicat à envisager. Il n'est pas difficile à résoudre quand, comme vous, on n'écoute que le langage de la raison. De ce rôle, vous pensez ce que, chez nous, ont toujours pensé les meilleurs esprits. « Par leur entente du ménage, par leur aptitude naturelle aux soins des malades, par leur dévouement qui ne se borne pas au premier élan, mais qui est susceptible de durer, les femmes sont éminemment propres à remplir les fonctions hospitalières. C'est dans les grandes et petites ambulances des villes que leur concours est précieux, beaucoup plus que sur les champs de bataille où, à part des cas très

exceptionnels, je persiste à croire qu'il n'est pas bon de les amener ». En effet, à des places où les plus courageux d'entre nous ont besoin de toute leur force d'âme pour tenir et rendre des services, on ne conçoit guère la présence de femmes. La vue de champs de carnage affreux ne peut qu'apporter un trouble profond à leur sensibilité, et si elles peuvent les voir sans trouble, ce ne sont plus des femmes.

Vous arrêtant au rôle des administrateurs dans les ambulances civiles, vous émettez sur eux des opinions intéressantes. D'abord vous êtes d'avis que confier la Direction administrative des ambulances à des personnalités non médicales est un non sens. Vous admettez un ou deux employés chargés des écritures, des vivres, de fonctions analogues, puis, vous vous demandez si pour la comptabilité proprement dite, il est besoin d'un homme spécial et vous répondez négativement, voici vos raisons :

« La comptabilité d'une ambulance est, qu'on me passe le mot, une comptabilité de cuisinière, ni plus difficile, ni plus sûre. La seule garantie qu'on puisse lui donner, c'est l'honnêteté des membres de l'ambulance et la participation éventuelle de plusieurs à la tenue des comptes. Du reste, l'expérience est faite. Des ambulances étrangères qui étaient des modèles avaient un comptable médecin. Dans les ambulances réformées à Bruxelles, on s'est loué de la suppression des comptables ». Vous vouliez des ambulances très mobiles, il est très naturel que vous ayez songé à les alléger, dans toute la limite du possible, des éléments les moins utiles.

Vous avez sur la composition du personnel médical d'une ambulance des idées d'une rare justesse. Vérités de la Palisse, dites-vous. Qui peut garantir que le vulgaire bon sens aura toujours force de loi ? Vous ne concevez pas que le personnel médical d'une ambulance volante destinée à agir chirurgicalement puisse être constitué par d'autres éléments que par des chirurgiens, que les aides principaux de ces chirurgiens n'aient pas des aptitudes chirurgicales, car il ne faut plus voir, ce que vous avez vu et d'autres avec vous, dans les ambulances civiles et dans l'armée, à l'avant comme à l'arrière, « des hommes de valeur médicale incontestée

qui, appelés à faire œuvre de chirurgiens d'ambulance non seulement n'avaient jamais fait d'opérations, mais n'avaient non plus jamais fait de médecine opératoire autre que la classique répétition qui précède le deuxième examen de doctorat». Ces désignations basées sur la valeur technique qui mettent chacun à sa vraie place, sont et doivent être l'une des préoccupations les plus prenantes d'une Direction du Service de Santé.

Ces chirurgiens d'ambulance, vous les voulez « actifs et dévoués, gens d'expérience, de grande décision, ayant l'habitude des opérations », vous éliminez les personnalités ayant déjà de l'âge et les très jeunes gens que vous préférez voir dirigés sur l'arrière. Vous fixez le nombre des chirurgiens à 2 ou 3, celui des aides, à 6 ou 8. Le chiffre qui a été adopté depuis est bien près du vôtre.

Et comme les maladies sont très fréquentes aux armées, non seulement les maladies épidémiques, mais les autres, vous trouvez dans des *ambulances médicales* que vous voudriez voir organiser, une place toute naturelle pour le personnel médical proprement dit. « Ce personnel médical serait chargé de l'exécution de toutes les mesures hygiéniques qui sont d'une importance majeure dans les mouvements d'une grande armée, pour l'armée elle-même et les pays qu'elle traverse ».

L'idée générale que vous vous faites de la tâche de la médecine militaire, de cette tâche chaque jour plus complexe, plus vaste, plus difficile, avec les agglomérats de valeur incertaine et fragiles que le service obligatoire pour tous introduit dans l'armée, cette idée fait si bien honneur à votre perspicacité que je n'omettrai pas de la reproduire : « La médecine militaire doit jouer un rôle considérable dans les armées modernes. Les agglomérations d'hommes sont telles, les souffrances engendrées sont si nombreuses et si étendues, que l'intervention médicale n'est plus seulement la manifestation de la charité et de la pitié vis-à-vis du malade ou du blessé, mais bien aussi une condition de l'existence d'une grande armée, une nécessité militaire. Les Allemands l'ont bien compris les premiers et ont donné tous leurs soins à l'établissement de leurs services médicaux qui, sans être arrivés à

la perfection, ont réalisé d'immenses progrès. Nous avons tous les éléments pour faire aussi bien et mieux qu'eux. Mais, pour y arriver, il ne faut pas se contenter de simples modifications, il faut que le service médical militaire, au lieu de constituer un service secondaire, devienne un corps spécial puissant, aussi recherché que les autres corps spéciaux, avec une hiérarchie fondée, en partie au moins, sur le concours. Il faut absolument que les relations entre les chefs de service sanitaire et les commandants d'armée soient directes, les services médicaux étant impossibles à établir sans cela. Quant à l'administration, elle devra pourvoir à l'entretien de ce service comme à celui de tous les autres ».

Onze ans plus tard, en 1882, votre rêve comme le nôtre se réalisait, votre clairvoyance comme les actives et incessantes revendications des nôtres trouvaient enfin satisfaction pour le grand bien de l'Armée et de la Nation.

Votre éloquent plaidoyer, votre cordial contact avec les nôtres sur les champs de bataille vous avaient déjà rapproché de nous, lorsqu'un événement capital fit naître chez les chirurgiens de notre armée et pour vous, un courant d'ardentes sympathies mêlées d'admiration et de gratitude.

En 1875, vous reveniez d'Edimbourg rapportant, avec les dernières formules de la méthode, les pansements de Lister. Vous les aviez appliqués déjà dans le service de votre maître Guyon, quand Verneuil vous fit l'honneur enviable de vous céder sa place dans sa chaire, à la Pitié, pour y faire une démonstration. Il y avait convié, à cette démonstration, tous ceux qui suivaient son enseignement ; nombreux venaient dans son service les chirurgiens de l'armée, j'étais du nombre. Je puis juger par l'impression que vous fîtes à la Pitié, celle que vous avez produite ailleurs. Votre conviction profonde, vos affirmations impressionnantes provoquèrent notre étonnement et notre enthousiasme, étonnement et enthousiasme qui s'accrurent bientôt dès qu'il nous fut donné de constater sur des malades les succès annoncés. Votre petit livre « La chirurgie antiseptique » qui les relatait et

en promettait d'autres, passa dans toutes les mains de ceux qui s'intéressaient à la chirurgie. Votre service d'hôpital devint un centre d'attraction pour nous. Vous y avez accueilli un nombre considérable de chirurgiens de l'armée.

Il faut avoir été mêlé à la pratique de l'ancienne chirurgie et à cet évènement pour comprendre et la surprise et les joies qu'il fit naître en nous. Eh quoi, pensions et disions-nous, la guérison des plaies opératoires si difficilement obtenue aujourd'hui après suppuration, pourrait être acquise sans aléa par première intention ? Nos plaies contuses et infectées, nos fractures graves par armes à feu que nous voyions, quelques années auparavant, se compliquer presque fatalement des plus graves accidents, de lymphangites, de phlegmons diffus, d'érysipèles, d'ostéomyélites, d'infection purulente, de pourriture d'hôpital, pourraient guérir simplement ? C'était à ne pas y croire.

Bien plus, la guérison ne serait plus exceptionnelle, accidentelle, disiez-vous, elle serait *prévue*, *d'une sûreté mathématique* ; pour l'obtenir le *chirurgien serait tout puissant*. Quel beau rôle se préparait pour lui ! Et pour le remplir, ce rôle presque sublime, il lui suffirait de rester attaché aux pratiques minutieuses d'une méthode nouvelle. C'était réellement lui demander bien peu de choses en comparaison de la grandeur du résultat entrevu.

Puis, bientôt après, vous nous apprenez cette chose extraordinaire et si nouvelle : *la constance de la guérison antiseptique malgré les pires défectuosités de l'installation des blessés*. Ni l'encombrement, ni la malpropreté des locaux, ni même leur contagiosité que nous ne pourrons jamais éviter en campagne, ne peuvent la compromettre. Et, vous en fournissez la démonstration aux plus incrédules : vous pratiquez une opération abdominale dans une salle où on isolait les érysipélateux; vous opérez, pendant des années, à l'Hôpital Saint-Louis, dans des baraques occupées antérieurement par des varioleux et vous obtenez des succès étonnants. C'est que, comme vous le remarquez, la méthode domine le milieu ; *c'est le chirurgien qui fait le milieu sain*. Il le constitue partout où il veut. Pour la chirurgie militaire c'étaient là formules consolantes et pleines de promesses ; pour la chirurgie ci-

vile, la démocratisation, la diffusion bienfaisante de sa pratique.

A mesure que les doutes disparaissent, que l'horizon s'éclaire, que les espoirs grandissent et se précisent, s'accroît l'audace. La vôtre se développe chaque jour. C'est l'ouverture large du crâne, l'arthrotomie, les résections, les grandes interventions chez les tuberculeux qui vous en fournissent d'abord les objets. D'initiateur, vous devenez éducateur et bon éducateur, car ce n'est pas à distance qu'on vous suit ; vous n'interposez ni barrière, ni hauteur d'étage entre vous et ceux qui suivent de point en point une manœuvre répétée le lendemain. Et pourquoi n'autoriseriez-vous pas ces rapprochements que d'autres vont tant redouter qu'ils en viendront à se défendre contre eux-mêmes. C'est que, pour vous, il suffit pour assurer la guérison de la plaie, de *stériliser une zone étroite*, la *zone opératoire* et que le chirurgien seul s'en réserve le contact direct. Votre chirurgie est simple ; elle n'inspire pas la crainte mais la confiance à celui qui la pratique ; ce n'est pas là un de ses moindres mérites. Sa simplicité cadrait bien avec les exigences de la chirurgie de guerre.

Aussi, lorsque l'expérience fut faite et de ses procédés et de ses résultats, avons-nous étudié dans l'armée avec beaucoup d'esprit de suite, de méthode et une scrupuleuse attention, surtout après notre émancipation de 1882, les meilleurs pansements utilisables dans nos formations sanitaires, cherchant à ce que le matériel substratum comme l'antiseptique satisfassent aux exigences de conservation, de contrôle, de transport, d'application aussi bien qu'à celles relatives à leur efficacité.

Les efforts des Touraine, des Redon, des Thomas et des Weber surtout ont eu pour résultat la constitution d'une réserve énorme de pansements, de qualité irréprochable. Pour satisfaire à un axiome contestable de Nussbaüm qui faisait dépendre le sort du blessé de l'application du premier pansement, le soldat a son pansement individuel ; le service régimentaire, les ambulances et les hôpitaux de campagne, des pansements de dimensions variables, proportionnées à l'étendue des traumatismes.

Mais voilà qu'après avoir relevé les accidents consécutifs à l'emploi des antiseptiques, surtout liés à un usage défectueux, on

cherche à substituer à la méthode Listérienne, une méthode dite nouvelle qui, tout d'abord, semblait réservée à une chirurgie spéciale. Vous vous élevez contre sa généralisation, vous n'hésitez pas à la combattre et dans vos luttes nouvelles, nous vous suivons encore. Ceux qui, et je suis du nombre, ont toujours présents à l'esprit l'infection si facile et si fréquente de nos graves traumatismes, les résultats heureux de l'antisepsie établis sur une longue épreuve, ceux qui regardent la simplicité de l'acte comme une condition de bonne et rapide exécution, et de garanties de succès, sont avec vous.

L'avenir règlera le conflit, mais il semble bien qu'il vous ménage une nouvelle victoire.

Mon cher ami et collègue, vous êtes un homme heureux ; votre bonheur est enviable. Vous avez lutté sans cesse, mais en luttant vous vous êtes créé une place à part dans la chirurgie mondiale et française de la fin du XIX$^{e}$ siècle et du commencement du XX$^{e}$.

On s'honore de se dire votre ami. C'est le sentiment que j'éprouve ; c'est celui que vous expriment par ma voix, tous nos camarades de l'armée qui vous ont dû une amicale et bien confraternelle initiation et les joies pures qu'elle leur a procurées.

Je vous apporte, avec la mienne, l'expression de leur gratitude et de leur admiration.

# DISCOURS

DE

# M. MESUREUR

**Directeur de l'Administration Générale de l'Assistance publique**
**Membre de l'Académie de Médecine.**

---

Messieurs,

La cérémonie de ce matin inscrira une nouvelle page dans les traditions glorieuses de l'Hôtel-Dieu de Paris, et j'exprime ma reconnaissance à votre Comité, d'une invitation dont je le remercie de tout cœur, puisqu'elle me permet d'associer l'administration de l'Assistance publique à l'hommage si sincère, si cordial, si fraternel que vous apportez à l'un des vôtres, à celui qui laissera une trace si profonde dans l'évolution de la chirurgie française.

Je manquerais à mon devoir de Directeur et à mes sentiments de respectueuse affection, si je ne saluais pas tout d'abord votre illustre Président, M. le Pr Guyon, dont la présence nous est si précieuse après les mois de souffrance qui l'ont éloigné de nous et qui ont provoqué des inquiétudes heureusement vaines, puisque nous le retrouvons, dans cette belle matinée de fierté scientifique, tel que nous l'avons toujours connu. Il est le doyen des chirur-

giens des hôpitaux de Paris, et nous pourrions presque jour pour jour, fêter son cinquantenaire, car il est entré au bureau central le 26 mai 1862. Ce m'est une joie profonde de saluer au milieu de la grande famille des hôpitaux ce demi-siècle de dévouement, de bonté et de noblesse professionnelle.

Messieurs,

Je serais bien inhabile, scientifiquement, à définir l'œuvre de M. le Dr Lucas-Championnière, et ma parole ne saurait retracer les bienfaits qu'elle a apportés à ceux qui souffrent, comme l'éclat qu'elle a jeté sur la chirurgie moderne, je veux seulement joindre aux témoignages de sympathie et d'admiration de ses pairs, de ses amis et de ses élèves, celui de l'Administration de l'Assistance publique — c'est-à-dire de la Ville de Paris dont nous ne sommes que les représentants et les serviteurs auprès des pauvres. — La Ville de Paris n'a-t-elle pas le devoir, devoir très doux et très agréable pour moi, dans la circonstance — de ne laisser échapper aucune occasion d'exprimer sa reconnaissance au corps médical des hôpitaux, non seulement pour les soins qu'il prodigue à la population malheureuse, mais encore pour le rayonnement glorieux que son enseignement apporte à notre capitale.

M. le Dr Lucas-Championnière, avec cette belle conviction qui lui a permis de lutter sans faiblesse et sans découragement pendant plus de 30 ans, n'a-t-il pas, tout en servant la Science, indirectement rendu service à son pays, en montrant par un grand exemple l'intérêt supérieur des échanges pacifiques de la Science entre les nations ; en popularisant en France le nom de Lister, n'a-t-il pas semé ainsi, même à son insu, ces germes phagocytes qui devaient en envahissant peu à peu le corps social des deux côtés du Détroit, mettre fin à une endémie plusieurs fois séculaire et aboutir à l'entente cordiale ?

J'apporte aujourd'hui, très simplement, l'expression de notre reconnaissance à M. le Dr Lucas-Championnière, non pas seulement parce qu'il a été le chirurgien de la Maternité de Cochin pen-

dant 3 ans, de Tenon pendant 6 ans, de Saint-Louis pendant 8 ans, de Beaujon pendant 4 ans, de l'Hôtel-Dieu pendant 7 ans ; non pas seulement parce qu'il a derrière lui 40 ans de pratique chirurgicale hospitalière, mais surtout parce qu'il a été un audacieux dans le bon sens du mot, comme Danton le comprenait ; un lutteur infatigable, un précurseur, un révolutionnaire. Ce sont là des vertus qui plaisent à Paris. Paris applaudit toujours aux grandes découvertes scientifiques qui bouleversent la société et ses mœurs, qui apportent avec elles plus de bonté et de justice et moins de douleurs.

L'œuvre de Lister qui découle directement des découvertes de Pasteur, devait trouver son Saint-Jean-Baptiste dans le docteur Lucas-Championnière ; par la parole, par la plume, sur la table d'opération, et avec un égal talent, il a pendant de longues années opiniâtrement lutté pour la nouvelle méthode antiseptique. Et c'est ici qu'on peut se demander si les apôtres d'une doctrine n'ont pas plus de mérite parfois que son initiateur ; leur combativité, leur foi, leur génie se heurtent aux traditions qui sont sacrées et consacrées, qui sont l'oreiller commode où s'endorment les responsabilités, ils se heurtent encore à ce rempart inextricable que forment les intérêts, les croyances et tous les orgueils coalisés. On les regarde tout d'abord avec étonnement, puis avec dédain, puis avec colère, et comme l'a dit le poète : On les persécute, on les tue, quitte à leur élever une statue... plus tard !

Heureusement M. le D^r^ Lucas-Championnière n'a pas rencontré sa Salomé, et la cravate rouge qui entoure son col n'est pas la trace d'un crime, le précurseur est aujourd'hui un triomphateur. Il vient d'entrer à l'Institut ; les récompenses officielles les plus éclatantes sont venues affirmer son triomphe et couronner sa belle carrière d'écrivain, de professeur, de praticien et de rénovateur. Peut-être, la manifestation d'aujourd'hui, sera-t-elle parmi toutes, la récompense la plus douce et la plus précieuse à son cœur. Ce serait pour moi une grande joie, et pour mon administration un grand honneur, s'il voulait bien joindre à l'éloquente et magnifique gerbe qu'on lui apporte, la petite fleur de reconnaissance que je lui offre au nom des pauvres.

# DISCOURS

DE

## M. le Docteur BAZY

Chirurgien de l'Hôpital Beaujon
Président de la Société de Chirurgie

---

Cher et illustre Maitre,

La succession de circonstances douloureuses, qui a retardé la remise de votre belle médaille, me vaut le périlleux, mais agréable honneur, de venir vous apporter le juste tribut de félicitations de la Société de Chirurgie.

Un ami bien cher (1) devait le faire, avec le talent que nous avons pu goûter maintes fois et qui le fera regretter une fois de plus aujourd'hui.

Vous parler à sa place serait facile, s'il n'y fallait que du cœur, et si les paroles pouvaient toujours être à la hauteur des sentiments que l'on éprouve et du sujet que l'on traite.

Le Président de la Société de Chirurgie n'a pas seulement à vous féliciter en ce jour.

(1) Le Dr Nélaton, alors Président de la Société de Chirurgie.

Il ne peut oublier que, tout jeune, il assista à vos luttes et aussi à votre triomphe ; il ne peut oublier qu'il appartient à cette génération d'internes qui a vu la chirurgie passer de la période où les désastres étaient la règle, à cette période où ils sont devenus l'exception.

Si le rôle traditionnel des jeunes, poussant les anciens dans la voie du progrès, est un rôle bienfaisant, ce fut bien à cette époque, où nous avions, marchant derrière votre drapeau, à lutter avec vous et à défendre vos idées contre les résistances, l'obstination et même les sarcasmes de vos aînés ou de vos contemporains.

Mais nous avions aussi à les défendre contre les chirurgiens bien intentionnés (et ils étaient, on peut le dire, nombreux), qui, croyant, de bonne foi, appliquer la méthode de Lister, n'en voyaient hélas ! que l'esprit et n'y conformaient pas leurs actes. C'étaient les plus dangereux. Ils vous défendaient bien dans leurs discours, mais vous assommaient par leurs gestes. Et ceux, qui pensaient aller apprendre chez eux ce que vous enseigniez si bien, étaient désorientés et devenaient sceptiques.

Je me souviens d'avoir vu un de vos illustres prédécesseurs à l'Institut (il ne s'agit pas de mon vénéré maître M. Richet), que j'avais l'honneur d'assister *par hasard* dans une opération en ville, tirer d'une enveloppe un drain gris, recouvert de la poussière protectrice qu'y met le fabricant et, après l'avoir secoué deux ou trois fois dans une solution phéniquée, le mettre, malgré mes protestations déférentes, mais convaincues, dans une plaie qui avait la prétention d'être, avant la lettre, aseptique.

Vous voyez d'ici l'effet de semblables pratiques. Et comme elles donnaient ou paraissaient donner raison à celui de nos maîtres d'alors dont l'esprit se plaisait à qualifier de « rite écossais », la méthode que vous défendiez avec tant d'ardeur et de conviction !

Nous ne pouvons oublier, nous, les internes d'alors, que si, dans les grandes conquêtes de la chirurgie moderne, la chirurgie française a pris, nous pouvons le dire avec orgueil, une si grande place, c'est à vous que nous le devons.

Et si nos internes d'aujourd'hui sont à peine impressionnés par les opérations les plus difficiles et les plus délicates, tant ils sont blasés ! nous nous rappelons avec une juste émotion, toutes les étapes de la chirurgie viscérale que, grâce à vous, nous avons parcourues et aussi tous les progrès de la chirurgie des membres à laquelle vous, mon cher maître, avez tant contribué.

Cette contribution, c'est à la Société de Chirurgie, que vous l'avez apportée.

Vous sachant possesseur de la vérité et bien décidé à la faire triompher, vous veniez, devant vos maîtres, vos pairs, vos émules, apporter le fruit de vos travaux, les résultats de votre expérience, ne craignant pas la discussion, la sollicitant, pour forcer vos contradicteurs à reconnaître leurs erreurs et pour encourager les autres à vous imiter.

C'est ainsi que vos travaux originaux, vous les publiez, soit dans votre cher journal (qui oserait vous le reprocher ?) pour les vulgariser, les répandre dans les coins les plus reculés, soit à la Société de Chirurgie, pour les soumettre au crible de la discussion.

La chirurgie antiseptique ;

La chirurgie des articulations ;

Les résections articulaires et celle du genou en particulier ;

La mobilisation dans les fractures ;

La trépanation du crâne et les localisations cérébrales ;

La cure radicale des hernies ;

La chirurgie abdominale, etc., etc.

Tout ce qui constitue votre bagage scientifique si original — et vous voyez qu'il est volumineux et précieux à la fois — tout cela a été soumis à la discussion. Vous aimez à propager vos idées et aussi à les défendre, et vous savez les défendre. Vous êtes un combattif, il m'est agréable de vous le dire et de vous en féliciter. Vous n'attaquez que ce que vous croyez faux ; mais vous défendez ferme ce que vous croyez vrai.

Vous défendez vos idées avec les faits. C'est pourquoi vous les avez imposées. Et vous nous avez imposé un grand nombre de

vos idées, parce quelles contiennent la vérité, ou ce que nous croyons, avec vous, être la vérité.

Après avoir beaucoup lutté, vous avez triomphé. Et votre triomphe, l'Institut a voulu le consacrer.

C'est pourquoi, ayant à choisir un successeur au regretté chirurgien Lannelongue, il vous a désigné au milieu de compétiteurs dont les travaux eussent suffi à leur ouvrir les portes de l'Académie des Sciences.

Le Président de la Société de Chirurgie a tâché de dire ailleurs la juste fierté que notre Compagnie avait ressentie de votre élection.

Aujourd'hui, il veut fêter la belle médaille dont une heureuse initiative a provoqué la réalisation, et il serait heureux s'il avait pu montrer combien, par vos travaux, vous êtes digne de la fête que nous avons le bonheur de célébrer aujourd'hui.

---

# DISCOURS

PROJETÉ PAR

## Feu CHARLES NÉLATON

Ancien Président de la Société de Chirurgie

DONT LECTURE A ÉTÉ DONNÉE PAR

## M. le Docteur CHARLES PERIER,

Membre de l'Académie de Médecine
Ancien Président de la Société de Chirurgie

---

Mon Cher Ami,

La première fois que ceux qui vous aiment et vous admirent se sont assemblés pour arrêter le meilleur mode de vous en donner un témoignage durable, Nélaton fut tout désigné comme porte-parole de la Société de chirurgie dont il se trouvait être président.

Sa mort subite nous prive cruellement aujourd'hui de sa présence. Il avait pourtant pris à cœur de mener son rôle à bonne fin, car il a laissé, de l'allocution qu'il s'apprêtait à prononcer, un manuscrit auquel il se réservait de donner plus d'ampleur, au su

de Madame Nélaton qui a eu la délicate bonté de vous en faire hommage.

En raison de notre vieille, solide et profonde amilité et de celle, non moins grande, qui, payée de retour, m'unissait à celui dont je ne perdrai jamais le souvenir attristé, vous m'avez exprimé un désir auquel je me fais doublement le devoir de donner satisfaction :

Celui de me substituer à Nélaton, en donnant ici même lecture des propres termes dans lesquels il avait traduit sa pensée.

Voici ses paroles :

Mon cher Maitre,

C'est moi que vous avez choisi parmi vos anciens élèves pour vous offrir la médaille que nous vous apportons aujourd'hui.

Je ne saurais assez vous dire quel plaisir vous m'avez fait en m'appelant à cet honneur ; je l'ai peut-être mérité parce que je vous ai toujours compris. Votre élève, en effet, je le fus, bien peu de temps, deux mois à peine, alors que vous remplaciez notre Maître commun Panas, à Lariboisière ; et je le fus toujours. Ce n'est pas la longueur du temps passé au contact d'un Maître qui influe sur l'esprit, c'est la façon dont on le comprend, c'est la sympathie que nous éprouvons pour ses doctrines et pour sa façon d'agir.

Et je crois parler au nom de tous vos élèves, au moins de tous ceux qui se sont adaptés à votre idée, en disant tout ce que vous leur avez inculqué à tous : c'est le fond même de votre esprit, c'est le mépris des formules faites, l'examen des faits et la poursuite du mieux, dirigée par les idées générales.

Ce qui vous caractérise, c'est que vous avez eu des idées chirurgicales et que vous les avez poursuivies avec une activité

très grande, que vous les avez défendues avec une conviction absolue.

Ce à quoi ont assisté vos élèves, c'est à l'éclosion de vos idées et à leur poursuite, à leur défense avec une activité tenace.

La modification d'un procédé opératoire, la recherche d'une technique nouvelle pour une opération déterminée ne vous ont jamais beaucoup attiré. Votre vue est plus large et votre guide est une idée générale.

Qu'il s'agisse de l'antisepsie, dont vous fûtes le plus ardent pionnier, on retrouve chez vous la même préoccupation que dans toutes les autres questions. Jamais, vous n'avez combattu l'asepsie, mais jamais vous n'avez voulu la considérer autrement que comme une dépendance de l'idée générale et jamais vous n'avez voulu voir disparaître l'antisepsie, puisque les plaies infectées existent encore.

Si vous avez combattu l'immobilisation dans le traitement des arthrites et des fractures périarticulaires, c'est que votre idée était que l'atrophie des muscles et la raideur articulaire sont les véritables écueils de ces maladies et que le mouvement permet de les éviter.

Vous avez fait faire un immense progrès à la pratique des résections articulaires, c'est encore avec l'idée que la résection doit être large, parce que l'exérèse parcimonieuse risque de laisser une partie du mal, ou, dans les cas de résections orthopédiques, risque la reproduction de l'ankylose.

A cette Société de chirurgie où si souvent vous avez combattu, quelle ne fut pas votre influence pendant ces vingt dernières années.

Mon cher Maître, quand on se reporte un peu en arrière, quand on regarde ce qui reste des plus grands chirurgiens, on est effrayé de voir combien disparaissent ne laissant absolument rien.

Pour vous, ce souci ne doit point vous hanter, l'idée générale reste quand elle est juste, et il semble que votre œuvre va grandissante à mesure que le temps s'écoule ; c'est pourquoi, il semble ridicule de parler pour vous de retraite de vous apporter une mé-

daille alors que votre œuvre et vous même êtes tout ce qu'il y a de plus vivant.

Mais qu'importe cela ne fait pas mourir, cela n'empêche pas de produire et cela fait plaisir à vos amis de vous offrir un souvenir.

Telles sont, mon cher Ami, les pensées que notre ami Nélaton avait tout d'abord jetées sur le papier.

Les notes qui s'y trouvaient jointes prouvent qu'il voulait dire plus encore.

Mais ce que je viens de lire ne suffit-il pas pour montrer à la fois son élévation d'âme et la grandeur de son admiration pour vous, sentiments auxquels tous ici, j'en suis sûr, nous nous associons de tout notre cœur.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur JACQUES REVERDIN

**Médaille d'Or des Hôpitaux de Paris**
**Professeur Honoraire de la Faculté de Médecine de Genève**

---

Messieurs,

En entrant tout à l'heure à l'Hôtel-Dieu, j'ai appris que mon nom figurait dans la liste des orateurs de cette réunion et que j'étais chargé de vous parler comme étranger : permettez-moi de dire : comme ami étranger, car, sans cette adjonction la formule serait incomplète.

Donc, comme étranger d'abord, je puis vous dire que le nom de Lucas-Championnière est connu et apprécié par les chirurgiens de tous pays, et la meilleure preuve, c'est qu'ils l'ont choisi pour présider le Congrès international de chirurgie qui a eu lieu à Bruxelles l'année dernière. Mais Championnière n'est pas seulement apprécié par ses collègues comme un des maîtres de la chirurgie et connu dans tous les milieux universitaires, il l'est également par tous les médecins de la province, par tous les praticiens de la

campagne ; le journal de Championnière est leur guide, il leur enseigne une foule de notions précieuses pour leur pratique quotidienne. Ce journal est aimé de nous tous, chirurgiens de carrière, et quand nous y trouvons un de ces *leading articles* signés de Just Lucas-Championnière, c'est un régal que nous savourons ; nous savons que nous y trouverons la quintessence de sa grande expérience et de ses méditations approfondies sur des sujets, toujours de premier ordre.

Mais je m'arrête et n'en dis pas plus long sur le Journal de Championnière pour ne pas empiéter sur ce que nous dira tout à l'heure l'un des orateurs inscrits après moi.

Regardons maintenant la plaquette, si vous voulez bien : sur l'avers, je trouve la physionomie de mon ami avec l'aimable sourire qui l'éclaire ; ce sourire est additionné d'une petite dose de malice, mais d'une malice tout à fait bon enfant ; j'y vois aussi la volonté, la ténacité, la persévérance qui lui ont permis de mener au triomphe les causes qu'il a défendues et qu'il défendait parce qu'il les savait justes et utiles à l'humanité.

Sur le revers, nous voyons le chirurgien à l'œuvre, examinant son malade avec une attention minutieuse, le palpant d'un mouvement délicat et précis et remettant habilement en place les fragments de la fracture. Et puis en haut, dans le coin, je vois une petite bicyclette ; cette bicyclette m'a fait rêver, cette bicyclette est un symbole. Avec une bicyclette, on va vite et on va loin. Tu as été vite et tu as été loin. Tu as réussi, non sans lutter, à faire adopter les idées qui te sont chères et plus heureux que tant d'autres, artistes ou savants, c'est de ton vivant qu'elles ont triomphé ; cela n'est ni fréquent, ni banal.

Et puis, ta petite bicyclette t'a conduit jusque sous la coupole de l'Institut !

Eh bien, Mesdames et Messieurs, tous ces honneurs n'ont pas changé du tout Championnière, et je le retrouve toujours le même, toujours l'ami complaisant, bon et cordial.

C'est à mon ami Championnière que j'apporte en ce jour les félicitations de l'étranger.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur BÉCLÈRE

**Membre de l'Académie de Médecine**
**Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine**
**Vice-Président de l'Association d'enseignement médical des Hôpitaux de Paris.**

---

Mon Cher Maitre,

C'est au nom de l'Association d'enseignement médical des hôpitaux de Paris que l'honneur m'est donné de prendre la parole et de vous exprimer les sentiments de joie et de fierté qui, dans ce jour de fête, animent tous ses membres.

J'ai toujours regretté, je regrette plus vivement aujourd'hui, de n'avoir pas eu le privilège, au cours de mes études médicales, d'être votre élève, j'entends votre élève direct, votre élève immédiat, car je ne connais pas de chirurgien, d'accoucheur, ni de médecin dont la pratique ne s'inspire, dans une plus ou moins large mesure, de vos travaux, de votre enseignement et qui ne soit à ce titre, même sans le savoir ou sans vouloir le reconnaître, votre disciple et votre débiteur.

Jamais, pour ma part, je n'oublierai comment pour la première fois, furent révélées au tout novice étudiant que j'étais, l'éclatante vérité de la doctrine de Lister et la merveilleuse puissance de salut qu'elle mettait aux mains du jeune chirurgien, son prophète.

Bénévole dans un service de chirurgie très renommé, j'avais vu les interventions opératoires les plus simples invariablement suivies de fièvre, de suppuration, trop souvent même de mort. Dans un service mixte de médecine et d'accouchement, comme il en existait alors, je venais d'être le témoin épouvanté d'une meurtrière épidémie de fièvre puerpérale, quand j'eus l'occasion d'assister par faveur exceptionnelle, à une opération exceptionnelle aussi pour l'époque, à l'ablation d'un énorme kyste de l'ovaire. Ce spectacle si nouveau m'inspira, je l'avoue, plus d'horreur que de curiosité. Je croyais assister à l'immolation d'une victime fatalement condamnée et que seul un miracle pouvait sauver. Cependant, sous mes yeux émerveillés, le miracle s'accomplit et vous en étiez l'auteur. J'en fus ébloui comme de l'aube nouvelle qui succède à la nuit,et c'est de ce moment qu'ignoré de vous, et confondu dans la foule anonyme de vos admirateurs inconnus, je devins et demeurai pour jamais votre fidèle.

Mon excuse d'avoir évoqué ces souvenirs personnels, c'est que pour admirer pleinement l'audace bienfaisante et sûre de la chirurgie contemporaine, il faut, je crois, avoir vu de ses yeux les incertitudes et les dangers de la tremblante chirurgie d'autrefois, comme il est nécessaire d'avoir été le témoin de votre ardente activité, de l'opposition à laquelle elle se heurta, des luttes si longues et parfois si pénibles qu'il vous fallut subir, pour mesurer la part qui vous revient dans la grande révolution accomplie.

Tel est aujourd'hui le triomphe de la doctrine que vous étiez alors seul à propager et à défendre, qu'aux générations nouvelles, oublieuses du passé, il semble qu'elle ait dû s'imposer d'elle-même et qu'on ne vous rend pas toujours la justice qui vous est due.

Après l'antisepsie, d'autres questions vous ont tenté, d'autres luttes ont pris le meilleur de vos forces. Devant l'importance, l'étendue et la diversité de votre œuvre chirurgicale, je suis pénétré

d'admiration, mais un médecin n'a pas la compétence qu'il faut pour en parler dignement. A l'éloge si juste, si fort et si éloquent que vient d'en tracer votre maître, le plus glorieux et le plus vénéré représentant de la chirurgie française, j'ai applaudi très fort et de tout cœur, mais que pourrais-je ajouter ?

Qu'il me soit permis seulement de rendre hommage aux multiples qualités d'esprit, de cœur et de caractère dont votre œuvre chirurgicale est l'expression.

Votre intelligence libre et curieuse, avide de vérités nouvelles, ne s'est jamais laissé enfermer dans le cercle restreint des études coutumières. Toujours vous avez cherché à en élargir l'horizon. Vous preniez un intérêt passionné aux premières découvertes de Pasteur, alors qu'elles étaient encore presque inconnues du monde médical. C'est pourquoi, mieux qu'un autre, vous avez compris l'œuvre de Lister. Avec la même curiosité vous étiez attentif aux recherches des physiologistes et des anatomo-pathologistes du système nerveux. C'est ainsi qu'armé de la méthode antiseptique, appuyé sur la doctrine des localisations cérébrales et de la topographie cranienne, vous avez créé toute une nouvelle chirurgie de l'encéphale. De votre large ouverture d'esprit le témoignage le plus récent, c'est le bel ouvrage que vous venez de publier sur l'histoire encore mystérieuse, mais d'autant plus captivante de la trépanation étudiée à travers les âges, depuis les temps préhistoriques.

A cette intelligence si curieuse vous joignez la passion généreuse du mieux et surtout le zèle ardent d'un apôtre.

Ce n'est pas vous qui souscririez à la craintive sentence de Fontenelle : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ». Tout au contraire, quand vous êtes en possession de quelque vérité que vous avez découverte ou à laquelle vous avez donné votre assentiment réfléchi, vous n'êtes pas seulement disposé à ouvrir les mains toutes grandes pour la répandre, la semer et la faire fructifier, mais on vous trouve toujours prêt à lutter, à combattre et, s'il le faut, à souffrir pour en assurer la diffusion et la victoire.

Ce tempérament de semeur d'idées, d'apôtre et de champion

du vrai vous prédestinait à l'enseignement. De fait, par la plume, par la parole et par l'exemple vous n'avez jamais cessé d'enseigner. En dehors de vos ouvrages magistraux traduits dans toutes les langues et de vos importantes communications à la Société de chirurgie, quand vous n'étiez encore qu'étudiant, vous avez commencé dans le *Journal de médecine et de chirurgie pratiques* dont vous êtes devenu, il y a 37 ans le rédacteur en chef, la série de ces articles alertes et nourris qui ont tant contribué à la diffusion de la chirurgie nouvelle. En dire le nombre m'est impossible, je sais seulement que vous n'avez pas attendu d'être docteur pour en publier plus de soixante.

Vous n'avez pas davantage attendu d'être officiellement chargé par la Faculté de médecine d'un cours de clinique annexe, destiné aux stagiaires, pour attirer par vos leçons toujours riches d'idées neuves et toujours tournées vers le perfectionnement de la pratique chirurgicale, dans les divers hôpitaux que vous avez traversés et tout particulièrement dans cet Hôtel-Dieu, une foule nombreuse d'auditeurs enthousiastes.

Pour toutes ces raisons, quand il y a cinq ans, notre collègue Variot eut l'heureuse idée de grouper et d'unir, pour une action coordonnée, les efforts jusqu'alors dispersés des divers chefs de service qui, dans les hôpitaux de Paris, consacrent à l'enseignement libre une part de leur temps et de leurs forces, nul plus que vous n'était désigné pour diriger la nouvelle association. Vous en étiez le président idéal, Renan aurait dit le président créé par un décret spécial de la Providence.

C'est bien ce que comprit Variot, et c'est à vous que tout d'abord il fit appel, justement persuadé que pour l'œuvre naissante, votre nom serait à la fois comme un trophée et comme un drapeau, que nul autre ne lui gagnerait plus de sympathies et d'adhésions. A son appel, vous avez sans hésitation répondu.

Mais vous ne nous avez pas donné seulement votre nom. C'est votre temps,votre parole,votre plume, votre autorité et votre légitime influence auprès des pouvoirs publics que, sans compter, vous avez mis au service de l'Association d'enseignement médical des hôpitaux de Paris. En un mot, à cette œuvre nouvelle,

comme à toutes celles que vous aviez jugées bonnes et utiles, vous vous êtes donné tout entier.

Aussi est-ce à vous qu'est dû en grande partie le succès de notre association.

Ce succès d'ailleurs eût été plus grand, si vous aviez été mieux écouté ou mieux compris. Comme vous n'avez cessé de le proclamer, et je tiens à vous citer ici textuellement : « Il ne s'agit pas pour nous de faire concurrence à l'enseignement officiel de la Faculté, mais de grouper les ressources éparses d'un enseignement complémentaire, ressources telles, que peut-être aucune ville du monde n'en peut offrir comme Paris, sans que, jusqu'ici, on n'ait rien fait pour en répandre la connaissance ni pour les développer ! »

Nous aurions donc été heureux de voir se joindre à nous un plus grand nombre de nos collègues des hôpitaux, et surtout nous aurions aimé que beaucoup d'agrégés n'aient pas craint plus que Broca, notre dévoué vice-président, de se compromettre en notre libre compagnie.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'un plaidoyer *pro domo*, et je me borne à souhaiter avec vous qu'un jour vienne où nulle des ressources si riches de nos hôpitaux ne soit perdue pour l'enseignement, où les services depuis trop longtemps fermés aux stagiaires leur soient ouverts de nouveau, et où ne soit rebutée ni négligée aucune des bonnes volontés qui s'offrent pour aider à l'instruction d'étudiants toujours plus nombreux.

Les justes causes, en dépit des obstacles, finissent souvent par être victorieuses, vous le savez mieux que personne, et votre récente élection à l'Académie des Sciences n'est pas pour y contredire.

De cet honneur nouveau, plus grand que tous ceux que vous aviez déjà mérités et obtenus, nous sommes très heureux et très fiers. Il vous était légitimement dû, et c'est la juste récompense d'une longue vie de travail et de lutte pour le vrai et pour le bien, mais heureusement, ce n'est pas le terme de votre activité.

D'autres joies, meilleures encore que celles des honneurs, vous ont été accordées. Vous avez eu la grande satisfaction d'assister

au triomphe des idées pour lesquelles vous avez combattu. Votre nom, universellement connu, est aussi universellement honoré. Car si vous avez eu beaucoup d'adversaires, on ne vous connaît pas d'ennemis. Parmi les pures joies que donne une famille charmante, vous possédez celle d'avoir un fils qui marche sur vos traces et de qui longtemps encore, nous l'espérons, vous serez le guide.

De tout ce que vous avez pu désirer, que vous a-t-il manqué hors le droit de joindre à votre nom le titre officiel de professeur et d'en porter la robe rouge ?

Cette privation d'ailleurs n'est-elle pas compensée par le privilège si envié qui vient de vous être conféré, de revêtir l'habit vert ?

Mais qu'importent la forme et la couleur du vêtement ? C'est à l'homme que vont nos hommages, et s'il est un titre que nul ne peut vous dénier, c'est celui de Maître avec toute la plénitude de son sens. Oui, dans tous les domaines où se sont exercées votre intelligence et votre ardeur, dans la haute région des grandes idées directrices et rénovatrices de la chirurgie, dans le vaste champ de la pratique de votre art, comme dans celui de l'enseignement libre, partout et toujours vous avez été un Maître et un grand Maître.

Nous vous offrons le tribut de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre respectueuse affection, en vous souhaitant de tout cœur longue vie et prospérité.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur DEMELIN

Professeur Agrégé
Accoucheur de l'Hôpital Saint-Louis

---

Mon cher Maitre,

Si jamais les accoucheurs peuvent se donner l'illusion d'entrer à l'Institut, c'est bien aujourd'hui, où les deux chirurgiens de l'Académie des Sciences sont en même temps des maîtres de l'art obstétrical. Nous nous honorons de les revendiquer comme des nôtres.

En ce qui vous concerne personnellement, mon cher Maître, j'ai la facile et agréable tâche de relever dans votre œuvre les principaux travaux dont vous nous avez fait profiter.

Certes, d'autres auraient eu plus d'autorité que moi pour donner à cette analyse toute l'ampleur que son objet mérite ; mais nul, parmi nos confrères spécialistes, ne vous doit — et ne vous a — plus de gratitude ; et ce m'est une grande joie de la proclamer ici.

Votre thèse inaugurale vous classe à la fois comme accoucheur et comme anatomiste. Vous avez décrit les lymphatiques utérins à une époque où Sappey lui-même les considérait presque comme inexistants : tandis que, depuis vos recherches, leur importance considérable n'est plus mise en doute par personne. Tous les faits anatomiques que vous avez avancés relatifs à ces lymphatiques, y compris la découverte de ganglions spéciaux que personne n'avait signalés, ont été vérifiés depuis, et leur importance en pathologie est définitivement admise.

Les documents qui vous ont permis d'arriver à ces résultats ont été fournis par les victimes de la fièvre puerpérale. Vous aussi vous avez été péniblement impressionné par la fréquence et la gravité de cette maladie ; mais vous étiez destiné à la combattre victorieusement et vos idées sur l'hygiène des maternités, et par-dessus tout, l'ardeur et la persévérance que vous avez mises à propager la méthode antiseptique vous ont valu l'admiration et la reconnaissance universelles.

Dans son traité « De l'asepsie et de l'antisepsie en obstétrique », Tarnier déclare, en propres termes, que « c'est à M. Just Lucas-Championnière que revient le grand honneur d'avoir préconisé et vulgarisé dans notre pays la méthode antiseptique, en publiant successivement en 1869, 1875, 76, etc., différents travaux sur son application à la chirurgie et à l'obstétrique ».

En 1878, à l'hôpital Cochin, on fait, suivant la nouvelle doctrine, 770 accouchements dont un bon nombre de grandes opérations, avec un pourcentage de mortalité puerpérale qui ne dépasse pas 0,23 centièmes %.

Au même moment, Tarnier, tout en réalisant de grands progrès, par l'isolement des femmes en couches, accuse dans son service de la Maternité, une mortalité de 2,32 %, soit un chiffre dix fois plus élevé que le vôtre. Les registres de la Clinique, où l'on n'observait ni les principes de Tarnier, ni les vôtres, montrent qu'il y mourait en 1881, 82 et 83, 1 femme sur 41, 1 femme sur 40, 1 femme sur 24 !

0,23 centièmes %, il y a 34 ans ! Les statistiques les plus

récentes se recommandent de cette fraction de moins de un quart pour cent de mortalité.

Entrerai-je dans le détail ? Vous avez indiqué l'action bienfaisante des essences, la puissance microbicide de l'eau oxygénée ; et l'essence de térébenthine, le thymol, l'eau oxygénée sont dans notre pratique journalière.

Vous insistiez sur la nécessité et la manière d'obtenir la rigoureuse propreté des mains, au sens chirurgical du mot : qu'enseignons-nous à l'heure actuelle, sinon ce que vous avez dit ?

Que de luttes n'avez-vous pas soutenues contre les irrigations à grande eau dans les plaies cavitaires, contre l'emploi exagéré des injections vaginales et intra-utérines ! L'expérience et le temps ont consacré vos préceptes.

Vous avez fait plus encore, en développant le caractère général de la formule. Les plaies qui s'ouvrent au cours de la parturition évoluent comme les autres, elles sont toutes égales devant la loi physio-pathologique et thérapeutique. En cela aussi, votre influence a été et restera capitale. Il y a cinquante ans, l'obstétricie paraissait obéir à des principes indépendants ; c'était comme un monde à part, aux allures un peu mystérieuses, avec ses arcanes, ses rites, et aussi ses holocaustes au génie épidémique. De par votre livre sur la chirurgie antiseptique, petit quant au volume, et gros de conséquences, de par les nombreux articles de votre journal, vos communications et votre enseignement, vous avez ramené les esprits dans le chemin du bon sens, de la précision et de la simplicité. Et nous sommes revenus à cette idée première que l'art des accouchements n'est qu'un chapitre de la physio-pathologie générale.

Le premier, parmi les Français, vous avez compris l'importance, répandu les bienfaits, augmenté la portée de la méthode antiseptique, et cette œuvre eût suffi à vous illustrer.

Mais vous n'êtes pas seulement un grand savant : homme de cœur, vous vous êtes ému des souffrances de la femme en travail ; comme Simpson et Campbell, vous avez pensé qu'en vérité, il y a fort longtemps qu'Eve a perdu le paradis et que le

châtiment de ses filles a trop duré. Et le brillant opérateur que vous êtes, s'est assis modestement et patiemment au chevet des mères douloureuses pour adoucir leurs peines avec la compresse chloroformée.

Pendant ces longues stations, vous n'avez pas perdu une minute, et vous avez étudié les effets du chloroforme suivant ses altérations ou son état de pureté. Ajoutant ces remarques aux autres, très nombreuses, que vous aviez déjà faites sur ce mode d'anesthésie, vous indiquez un réactif pour reconnaître l'impureté du chloroforme et un procédé de purification. Vous aviez à cœur de résoudre le problème, car vous y êtes revenu à maintes reprises. Au début de vos recherches, le chloroforme était souvent mauvais à l'hôpital, plus souvent encore mauvais en ville. A l'heure actuelle, grâce à la campagne que vous avez longtemps menée seul, et pour laquelle vous avez fini par entraîner les médecins et les pharmaciens, le chloroforme est presque partout excellent à Paris.

Vous êtes accoucheur, ai-je dit ! proposition vite démontrée, par l'énumération de quelques-uns de vos travaux, appartenant en propre à la spécialité.

Vous étudiez l'élévation de température qui, souvent, suit de quelques heures l'accouchement normal mais prolongé ou fatigant, et vous la comparez à la fièvre traumatique.

Vous traitez par la laparotomie (en 1884), deux cas de grossesses extra-utérines très anciennes et vous guérissez vos malades. (On m'objectera peut-être que vous avez agi dans ces circonstances surtout en chirurgien et que le fœtus extra-utérin n'attire pas l'attention de l'accoucheur).

En novembre 1879, décembre 1879, et janvier 1880, vous faites quatre opérations de Porro. Les succès que vous avez remportés étaient remarquables pour l'époque où une seule opération de ce genre avait été faite à Paris, précédant les vôtres de quelques mois à peine.

Vous discutez comparativement la valeur de l'opération césarienne conservatrice et de l'amputation utéro-ovarique ; je souli-

gne, en passant, que vous avez préconisé l'incision très élevée, et je rêve à l'importation récente des césarotomies supra-symphysaires. Est-ce beaucoup m'avancer que de vous suivre sur ce terrain ?

Tout cela est encore bien chirurgical.

En exécutant avec succès vos opérations césariennes, vous regardez, comme toujours, ce qui se passe autour de votre principal objectif ; vous reconnaissez les difficultés et les dangers dela céphalotripsie dans les bassins très étroits, et vous préférez en pareil cas, l'accouchement par voie haute. Ici vous entriez en contradiction avec le grand maître de l'heure. Le professeur Pajot, par crainte de la gastrotomie, reculait, en effet, les indications de la céphalotripsie jusqu'aux rétrécissements extrêmes de 27 millimètres ; et vous étiez dans le vrai, personne n'en disconviendrait plus.

Le pénible labeur qu'exigeait le maniement du céphalotribe et des embryotomes rachidiens, vous a mené à construire une série de perforateurs : avec ces instruments, vous réduisiez sans peine le crâne du fœtus, et vous détruisiez en quelques minutes sa colonne vertébrale sans danger pour l'utérus maternel.

Vous faites connaître la dilatation du col par le procédé de Copeman comme traitement des vomissements graves de la grossesse, et vous vous servez du même moyen pour guérir certaine forme de dyspnée chez la femme enceinte.

Au sujet des tumeurs fibreuses accompagnant la grossesse, vous vous êtes montré plus accoucheur que chirurgien ; en 1888, vous avez soutenu cette opinion que l'accouchement se termine seul dans beaucoup de cas qui faisaient prévoir une terminaison dystocique. C'est l'avis de tous les accoucheurs contemporains, mais non de tous les chirurgiens, dont beaucoup ont encore recours à l'intervention habituelle.

Une de vos publications s'intitule « la greffe ovarienne suivie de grossesse et d'accouchement heureux », une autre, « les grossesses après ablation des deux ovaires ».

Hygiéniste et partisan des sports, vous les conseillez à la

femme enceinte, et à l'enfant très jeune, si jeune que vous le faites aller à bicyclette avant sa naissance !

Notons encore une série d'articles sur l'alimentation artificielle des nouveau-nés, où vous recommandez que cette alimentation leur soit dosée et non exagérée.

En somme, vous êtes un puériculteur émérite. Nous en avons d'ailleurs la preuve vivante, en la personne de votre aimable fille, maintenant vigoureuse de corps et d'esprit, heureuse et fière de vous devoir la vie deux fois.

Vous êtes donc un accoucheur complet ! Vous avez été professeur adjoint à la Maternité, président en 1892 de la première Société obstétricale et gynécologique de Paris. Après sa disparition, deux nouvelles sociétés se sont partagé les spécialistes et vous avez été président de l'une d'elles. Dernièrement, on a eu la bonne pensée de les réunir en une seule, et c'est vous que l'on a choisi à l'unanimité pour en être le président fondateur.

D'après ce qui précède, mon cher Maître, on comprendra l'insistance que j'ai mise à vous qualifier d'accoucheur ; ce titre n'est qu'un des fleurons de votre couronne ; vous le faites briller d'un si vif éclat, qu'aux yeux de tous, sa valeur se trouve rehaussée, et que nous l'estimons et l'aimons davantage.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur H. DELAGENIÈRE

(du Mans)

Ancien Président de l'Association française de Chirurgie.

---

Mon cher Maitre,

J'éprouve une bien vive émotion en venant prendre la parole au nom de vos amis et de mes collègues de province dont beaucoup seraient plus dignes que moi de cet honneur. Je crains, en effet, de ne pas vous exprimer, comme ils le feraient, nos sentiments de vive gratitude et de très sincère attachement, car c'est peut-être en province que votre enseignement a rendu les plus grands services. C'est grâce à lui et nous le savons tous, que nous avons pu mener à bien l'œuvre de décentralisation chirurgicale dont la portée scientifique et pratique, à peine encore entrevue, dépassera bientôt toutes les prévisions les plus optimistes. Aussi notre reconnaissance est-elle sans bornes et difficile à exprimer par des paroles quand celles-ci doivent peindre des sentiments aussi complexes, faits de respect pour le Maître, d'intérêt scientifique pour ses travaux, et d'admiration pour sa carrière.

Je voudrais donc simplement vous dire aujourd'hui quelques-uns des traits ineffaçables qui restent en quelque sorte le patrimoine de ceux qui ont eu le bonheur de vous avoir pour maître. Sous ce rapport, j'ai été particulièrement heureux, puisque j'ai d'abord été votre interne, puis votre secrétaire particulier.

Avant d'être votre interne, je vous connaissais déjà et depuis plusieurs années. J'étais en 1882, interne des hôpitaux d'Angers dans le service du professeur Dézanneau. Ce maître distingué m'apporta un matin votre livre sur l'antisepsie en me priant de le lire et d'aviser aux moyens d'introduire dans le service les pansements de Lister. Je fis de mon mieux et de suite nos efforts semblèrent, malgré leurs imperfections donner de bons résultats. C'était un premier encouragement. Quelques mois plus tard, mon maître me confia une amputation de jambe. Je préparai moi-même la salle d'opérations, les tables, les instruments, toujours d'après vos indications, puis, je choisis mes aides et j'eus le bonheur de voir mon malade guérir par première intention, ce que je n'avais encore jamais vu !

C'était assez pour frapper l'imagination d'un élève. Dès lors, vous m'êtes apparu comme le Réformateur de la Chirurgie, et depuis, je n'eus plus d'autre ambition que celle de devenir votre interne et de puiser à sa source même un si merveilleux enseignement.

Pour des raisons multiples : études, service militaire, préparation du concours de l'internat, je ne pus réaliser ce rêve qu'en 1887. Vous étiez alors à Tenon, et trois mois après, vous veniez à Saint-Louis, pour installer votre service antiseptique dans les baraques abandonnées des varioleux. Le projet paraissait audacieux, et, pardonnez-moi l'expression, il était joyeusement blagué dans les salles de garde qui se font souvent les échos de rumeurs d'origine hiérarchique plus élevée. Cependant, tout marcha à souhait ; pas d'accidents, et, à la fin de l'année, 17 laparotomies toutes suivies de succès.

C'était une révolution opérée dans toutes les idées en cours. Jusque-là, en effet, la notion des milieux soi-disant impropres aux interventions, avait paralysé les initiatives et les efforts de

la chirurgie française. Quelle démonstration aussi pour la chirurgie de province condamnée auparavant à l'expectative et qui pouvait désormais espérer, et étendre jusqu'à l'infini sa sphère d'action.

Pour vos élèves, initiés à vos doctrines, familiarisés avec vos méthodes et avec votre enseignement, des faits comme ceux que je viens de rapporter n'étaient, en somme, que la confirmation naturelle, pour ainsi dire fatale, de la méthode antiseptique. Cependant, ces confirmations qui se répétaient journellement, fortifiaient en eux la confiance qu'ils avaient en vous et qu'ils finissaient par avoir en eux-mêmes. Nul Maître, en effet, n'a su mieux que vous inspirer à ses élèves la confiance en soi-même sans laquelle toute action chirurgicale est impossible. Cette confiance émanant pour ainsi dire de la rigueur de la technique antiseptique, nous donnait la force de beaucoup oser et nous permettait d'entrevoir des temps nouveaux remplis d'espérances ; espérances alors, réalités aujourd'hui !

Ici intervient la question de la responsabilité morale du chirurgien, question qui se trouve d'elle-même résolue dans l'application stricte des règles de vos doctrines. Aussi votre enseignement était-il tout d'exemple.

Au point de vue scientifique vous ne vous laissiez pas égarer par ce qu'on aime communément à appeler l'éclectisme. Ce mot vous faisait sourire, ce qui nous mettait en garde contre ce procédé par trop facile qui consiste, pour résoudre toutes les difficultés, à trouver une solution élégante pour l'esprit, mais nullement en rapport avec la réalité des faits.

On vous a parfois reproché de ne pas marcher de l'avant, de n'avoir pas accepté avec assez d'empressement la méthode aseptique. C'était mal vous connaître, c'était aussi mal connaître votre méthode. Vous n'aviez pas à abandonner une œuvre comme la vôtre, pour une conception splendide également, mais qui n'en était qu'une conséquence, pour ainsi dire un corollaire. Vous êtes donc resté fidèle à vos doctrines, montrant ainsi toujours aux chirurgiens que cette méthode initiale qu'on voulait faire vieille, était restée excellente, qu'elle devait toujours être le point de dé-

part de nos recherches et rester la ligne directrice dont nous ne devons pas nous écarter. En applaudissant aux perfectionnements toujours croissants de la chirurgie aseptique, vous restiez fidèle à vous-même et vous disiez : voyez aussi à quels résultats nous arrivons et avec quels moyens simples et faciles ! Ainsi vous conserviez à vos idées premières la place prépondérante qu'elles devaient continuer à occuper.

C'est que dans l'avenir, le chirurgien ne devra pas systématiser ses méthodes générales d'action. Il ne tardera pas à s'apercevoir que ces méthodes générales, comme les procédés opératoires, doivent s'adapter aux cas particuliers et se modifier selon les indications et les circonstances.

Voilà, mon cher Maître, ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce que vous serez pour vos élèves et pour la chirurgie de province, un novateur hardi dans toute l'acception du mot, un savant rigoureux et un maître incomparable. Permettez-moi de joindre mes sentiments de gratitude à ceux de tous mes collègues et de vous assurer, à l'occasion de cette solennité, de notre vive reconnaissance et de notre respectueuse affection.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur POTHERAT

Chirurgien de l'Hôtel-Dieu

---

Mon cher Maitre,

Le service de chirurgie de l'Hôtel-Dieu, que vous avez illustré par votre enseignement, voudrait ne point laisser échapper l'occasion présente, sans venir, par ma voix, saluer respectueusement son ancien chef.

C'est ici même, dans le service dont j'ai l'honneur d'être le titulaire, que s'est achevée votre carrière hospitalière.

Les sept années que vous avez passées ici ne furent ni les moins actives, ni les moins fructueuses de cette carrière si brillante.

Elles ont laissé un impérissable souvenir dans l'esprit de tous ces médecins français et étrangers, professeurs, maîtres ou praticiens qu'attiraient en foule à l'Hôtel-Dieu, votre enseignement et votre seul nom même.

Elles ont provoqué la reconnaissance sincère et profonde, de

milliers de malades qui, nous en avons chaque jour encore la preuve, bénissent en vous leur sauveur.

Et je sais, à Paris même, de saintes filles, qui, témoins journaliers de vos travaux à Saint-Louis d'abord, à l'Hôtel-Dieu, ensuite, et bénéficiaires habituelles de votre habileté chirurgicale autant que de votre grande charité, redisent votre nom avec la plus profonde vénération, et témoignent de leur gratitude, à leur pieuse manière, par de ferventes prières pour le « bon M. Championnière ».

Votre passage à l'Hôtel-Dieu aura jeté sur notre service un lustre tel, que ce sera pour tous vos successeurs un titre de gloire que de s'être un moment assis dans le fauteuil, j'allais dire dans la chaire, que vous avez occupé.

Bien longtemps, dans l'avenir, les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, rediront avec une légitime fierté : « J'occupe le service de Lucas-Championnière ».

Ce lustre, acquis par votre service, lui viendra moins du titre, pour si éminent qu'il soit, que vous ont conféré les membres de l'Académie des Sciences, que des mérites personnels et des qualités chirurgicales exceptionnelles qui vous ont rendu digne de ce titre.

Au nom de tout votre ancien service, mon cher Maître, votre modeste successeur vous salue respectueusement et vous félicite chaleureusement ; et du plus profond d'un cœur sincère, il souhaite longue vie au grand Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, au membre éminent de l'Institut que vous êtes.

---

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur GRANJUX

Rédacteur en Chef du *Caducée*
Secrétaire général de l'Association de la Presse médicale Française

---

Mon Cher Syndic,

Avec l'autorité légitime qui leur appartient, les précédents orateurs ont loué les nombreux mérites qui vous ont conquis dans le monde médical et même en dehors de lui, l'estime et le respect. Mais dans votre personnalité ils ont laissé dans l'ombre un côté que l'Association de la Presse médicale doit mettre en lumière, parce que vous lui appartenez et qu'elle est fière de vous.

Vous êtes nôtre par atavisme. Vous êtes nôtre depuis longtemps, puisque nous avons fêté, il y a quelques jours le cinquantenaire de vos débuts comme journaliste, en même temps que votre entrée à l'Institut.

Depuis longtemps, nous vous avons choisi pour Syndic, parce que vous représentez pour nous ce que doit être le journaliste médical. A l'autorité scientifique incontestable et incontestée, à la compréhension élevée de la profession médicale, vous joignez une indépendance absolue, le respect de l'opinion des autres, l'horreur des questions de personnes, et un esprit porté à la conciliation.

De votre côté, vous avez gardé — et vous ne craignez pas de l'avouer — la passion du journalisme médical.

Et c'est chose naturelle, car personne mieux que vous n'a su se servir de la presse pour prêcher la bonne parole scientifique. N'est-ce pas, en effet, par le journal que vous avez fait connaître à tous vos confrères et implanté dans ce pays l'antisepsie, qui a rénové la pratique chirurgicale et nous a libéré de la phobie de l'intervention opératoire, dont nous étions obsédés depuis les désastres de 1870. A défaut de la chaire qu'on n'a pas su vous donner, c'est par le journal que vous avez enseigné et que vous êtes devenu un Maître pour notre génération.

Si d'aucuns l'ignorent ou l'ont oublié, dans notre syndicat nous savons tous ce que vous avez accompli, et c'est à l'unanimité que nous vous avons demandé de vous mettre à notre tête. Ce faisant, nous avons été bien inspirés. Depuis lors, notre Association n'a connu que les jours heureux. La camaraderie la plus agréable règne parmi nous. Bien que nous représentions des idées professionnelles et des intérêts différents, nos discussions ont conservé un ton et une allure que la presse politique peut nous envier. Enfin, nous avons réalisé la seule œuvre de bienfaisance médicale qui soit ouverte à tout homme, à toute femme, à tout enfant, du moment qu'ils appartiennent à la famille médicale !

Mais en créant « l'Œuvre de Secours Immédiat et d'Assistance à la Famille médicale », nous avons eu soin de vous en confier la présidence ; et, là encore, nous avons été bien inspirés, car vous avez trouvé de suite la plus précieuse des collaboratrices dans la femme de grand cœur qui a fusionné complètement sa vie avec la vôtre. Aussi, c'est un devoir pour nous de l'associer de la façon la plus étroite à l'expression de notre reconnaissance, et de faire connaître que toute infortune médicale qui s'est adressée à l'œuvre que vous présidez a été toujours jusqu'ici soulagée matériellement et moralement.

De tout ce que vous avez fait avec nous et pour nous, nous sommes fiers et honorés, et il m'est particulièrement agréable d'avoir mission de le dire publiquement en vous renouvelant l'expression de notre affection et de notre profonde reconnaissance.

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur CROUZET

de Creil.

---

Appelé à faire partie du Comité chargé de vous remettre cette médaille, j'ai un instant hésité d'accepter, me trouvant peu digne de figurer à côté de tant de notabilités.

Mais ce sentiment a vite disparu pour laisser place à un autre plus vif, celui de saisir l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance pour l'amitié dont vous m'avez honoré, et pour les marques que vous n'avez cessé de m'en donner.

D'autres voix, plus autorisées que la mienne, ont rappelé vos travaux scientifiques, vos publications, vos discussions dans les livres, la presse, les Sociétés savantes, les Cliniques, les Congrès, etc., pour propager la doctrine de l'antisepsie, qui a révolutionné la chirurgie contemporaine en s'inspirant des travaux de Pasteur et des applications géniales de Lord Lister. Elles ont évoqué les opérations que vous avez créées ou remises en honneur en les rendant inoffensives, cure radicale des hernies, trépanation, résections des grandes articulations ; elles ont parlé de vos travaux sur le massage et la mobilisation dans les fractures, de vos

contributions au développement de l'hygiène et de la santé générale par la pratique méthodique des sports, un des bons moyens d'enrayer la tuberculose et de former de bons soldats.

Je me bornerai à vous dire combien j'ai été heureux d'entrer comme externe, en 1877, dans votre service de Maternité annexe de Cochin, où j'ai été initié aux arcanes de la Chirurgie antiseptique, où j'ai été émerveillé des résultats obtenus par vos pansements, supprimant la septicémie puerpérale. Je sortais de la Maternité de Saint-Antoine, où l'on était obligé de fermer un mois sur deux les salles où sévissait une mortalité effrayante.

A partir de ce moment, j'ai pu me rendre compte combien votre affection était fidèle et profonde, toujours prête à m'en donner des marques sans que je puisse m'en douter.

C'est grâce à vous, et par l'intermédiaire d'un ami commun le Dr Grenier, que je suis venu dans la clientèle que j'occupe, ce dont je me suis doublement félicité, parce qu'elle m'a rapproché de votre maison paternelle, où vous venez régulièrement passer vos vacances avec votre famille, et où l'accueil si bienveillant de Mme Championnière et de vos filles m'attire comme une seconde famille ; vous m'avez, dans toutes les circonstances difficiles, aidé et réconforté par vos conseils et vos encouragements.

Entre autres souvenirs agréables de votre estime, je citerai votre recommandation près de sir Joseph Lister, qui me fit l'honneur de son service et de son home, en me disant combien il vous aimait. Une autre recommandation à un de vos fidèles amis, ici présent, le Dr Perier, dont je suis fier et heureux d'être devenu le collaborateur au Chemin de fer du Nord.

Pour tous ces souvenirs déjà lointains, je vous adresse mes plus vifs sentiments de reconnaissance et de gratitude, que je vous prie de vouloir bien reporter sur votre compagne si accueillante, Mme Championnière et sur vos gracieuses filles.

Je forme le vœu que vous vous conserviez longtemps pour la Science, pour votre famille, pour vos nombreux amis, et que vous puissiez couronner, dans la carrière que vous avez illustrée, les succès futurs de votre fils, qui en a brillamment affronté les premiers concours.

# DISCOURS

DE

# M. le Docteur MICHON

Chirurgien de l'Hôpital Cochin-Annexe

---

Mon cher Maitre,

C'est au nom de vos élèves que je prends la parole et viens vous dire qu'aujourd'hui est un jour de fête pour nous.

Vos élèves sont de tous les pays. Vous avez été un tel novateur en chirurgie, vous avez défendu tant de progrès nouveaux, vous avez combattu avec tant d'énergie pour vos idées personnelles que tout chirurgien, quel qu'il soit, même à son insu, vous doit une part de son savoir et de ses succès. Ces élèves inconnus témoignent ce qu'ils vous doivent, en propageant vos idées et en faisant que votre nom, où qu'il soit prononcé, est un des plus connus de la chirurgie.

Mais, il est aussi de vos élèves qui vous devant autant, je me trompe, vous devant beaucoup plus au point de vue chirurgical, ont encore eu le privilège de vous connaître et de sentir l'affection que vous leur témoignez. C'est en leur nom que je parle.

Je me reporte au début de mes études médicales, à ce temps

des conversations entre étudiants où revenaient en dehors de toute préoccupation accessoire, les noms des maîtres que nous prenions comme exemple et dont nous aurions été fiers d'être l'élève. Vous étiez un de ceux-là. Et interne, j'allai vous demander une place sans vous connaître autrement que par votre réputation auprès des étudiants.

Alors, je vécus un an à vos côtés, profitant de votre exemple, de vos leçons qui laissent dans l'esprit de tous ceux qui vous ont approché une empreinte ineffaçable; goûtant aussi ces conversations familières, si vivantes et si pleines d'humour, qui, une fois le service fini, nous conduisaient jusqu'à la porte de l'hôpital Saint-Louis.

Plus tard, lorsque je fus chirurgien des hôpitaux, vous m'avez encore ouvert votre service, ici, à l'Hôtel-Dieu, me donnant à nouveau une preuve de cette amitié et de cette confiance que vous m'aviez déjà montrée et que vous avez bien voulu me conserver depuis.

Vous m'avez enseigné que dans la vie scientifique, il faut défendre toujours ce qu'on croit le progrès et la vérité, même au prix de luttes vives contre les doctrines établies, et que dans la vie professionnelle, il faut toujours faire ce que nous demande l'intérêt du malade et ce que nous dicte notre conscience. Vous avez été, en un mot, le véritable Maître, celui pour qui, dans notre cœur, le respect et l'affection viennent s'ajouter à l'admiration du début.

Ce sont ces sentiments qui nous groupent ici autour de vous, mon cher Maître, comme une famille autour de son chef, tous fiers des honneurs auxquels vous êtes arrivé et des hommages qui vous sont apportés.

Ces sentiments, mon cher Maître, beaucoup les auraient interprétés avec plus d'éloquence, mais nul ne les éprouve plus profondément. C'est une joie pour moi d'avoir à vous les exprimer.

---

# DISCOURS

DE

# M. Le Dr JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

---

Il me sera bien difficile de remercier, comme je le voudrais, tous ceux qui m'ont fait l'honneur de cette fête, tous ceux qui viennent de me dire des paroles si bonnes et si flatteuses inspirées surtout par l'amitié, et vous mon cher Richer. Dans cette médaille, précieux souvenir, vous avez mis toute l'élégance de votre talent. N'oubliant pas la part que vous avez prise, avec moi, à la naissance de la chirurgie moderne, vous avez, dans l'allégorie du revers, su rappeler quelques-uns des travaux auxquels je tiens le plus. Enfin, vous avez créé une médaille unique. Je pense bien qu'elle est le seul exemple d'une médaille pour laquelle au jour de la remise le président, le récipiendaire et le médailliste, après avoir été réciproquement Maîtres et élèves, se retrouvent tous trois membres de l'Institut.

Monsieur Guyon,

Je ne saurais vous dire, mon cher Maître, combien je vous suis reconnaissant de ce que vous avez accepté et réalisé la présidence de cette cérémonie.

Vous avez laissé toute peine et toute souffrance pour mettre un couronnement aux témoignages de précieuse affection que vous m'avez donnés depuis ma prime jeunesse. Vous dire aujourd'hui ma reconnaissance, n'est pas vous exprimer une émotion nouvelle. C'est vous dire celle de toute ma vie. Les miens ressentent comme moi cette émotion. Ils savent mieux que quiconque, tout ce que je vous dois, tout ce qu'ils vous doivent. Ils savent, de longue date, l'attachement respectueux qui m'unit à vous et m'a permis de me considérer comme l'un des vôtres par l'adoption.

Vous avez raison. La belle médaille que mes amis ont demandée au talent de Paul Richer, vient à une bonne heure. Sa remise, si longtemps retardée, marque le succès de la plus belle ambition que j'ai pu avoir. Elle vient aussi au moment où je puis espérer que le nom de mon père gardera sa place dans une tradition scientifique que mon fils aura l'ambition de continuer.

Cette réunion à l'Hôtel-Dieu me rappelle les dernières années que j'ai passées dans l'activité hospitalière, avec tous les regrets qui nous tiennent, lorsque nous sommes poursuivis par la pensée de ce que la retraite ne nous a pas permis d'accomplir. Mais elle me reporte aussi au temps de mes études, à l'époque à laquelle j'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer et d'être votre élève.

C'est à la fin de la vie seulement que nous comprenons bien les phases de notre éducation et l'enchaînement de nos progrès. Après avoir observé durant toute notre vie, nous comprenons que la pensée humaine ne peut se développer sans la condensation des observations du passé, de ce passé dont l'ancienneté est telle, que nous ne pouvons le distinguer de l'infini. Aussi notre reconnaissance doit aller à ce fragment du passé que nous connaissons, à nos Maîtres, et notre ambition doit être celle de lui avoir ajouté quelque observation vraiment nouvelle, si modeste soit-elle.

En faisant un juste retour vers nos débuts, vers tous les hommes qui pouvaient nous enseigner quelque chose, nous avons une vue claire de tout ce que nous leur avons emprunté. Souvent, ce n'est pas sans une certaine surprise que nous reconnaissons tout ce que nous leur devons. Nous ne l'avions pas nettement aperçu

à l'époque de nos études, souffrant de l'effort, lassés quelquefois par la répétition d'un enseignement un peu fastidieux, ou même troublés par quelque ridicule de l'évènement ou du Maître, masquant l'importance des faits ou des leçons qui pourtant nous pénétraient.

J'ai été d'abord l'élève de Désormeaux bien peu apprécié, qui fut même bafoué pour l'invention de l'endoscope, et j'ai l'heureux souvenir d'avoir été des tout premiers à décrire et faire connaître son instrument.

Ici, même, je fus l'élève de Jobert de Lamballe, alors qu'il touchait à la folie qui le fit enfermer peu après. Pourtant, j'ai retenu bien des enseignements de ce grand chirurgien que je n'ai bien compris que plus tard, quand j'ai dû moi-même engager l'action chirurgicale.

Ici, encore, j'ai suivi Maisonneuve dont la brutalité et le cynisme révoltaient ; et, plus tard aussi, j'ai bien compris les inspirations géniales de ce que j'avais eu la bonne chance de voir.

J'ai eu pour maître Velpeau vieilli, alors que toute la jeune école n'avait pas assez de dédains pour lui. J'ai dû, par la suite, me rendre un compte exact de la méthode admirable d'étude du malade qu'il nous inculqua malgré nous.

J'ai eu pour chefs, pendant mon internat, Foucher, l'érudit ironiste, Broca, le créateur de l'anthropologie, Trélat, l'admirable professeur.

Si je voulais comparer la pratique chirurgicale de ces hommes à la mienne, il semble que j'aurais le droit de dire qu'il n'en est rien resté, et de m'en féliciter, puisque mon premier acte personnel a été de contribuer à bouleverser, à détruire toutes les notions fondamentales qu'ils m'avaient enseignées.

Ce serait une grande injustice envers le passé. D'abord, on ne peut réaliser d'innovation utile que si on est bien pénétré des erreurs du passé. Puis, la pratique chirurgicale, si révolutionnaire qu'elle soit, est faite de tant de notions diverses, que le contact de chaque jour avec ces esprits puissants, avec des observateurs érudits et judicieux, nous a imprégnés, en quelque sorte, d'une

foule de notions capitales auxquelles il a fallu faire appel, même au milieu de la révolution, même pour préciser les raisons qui devaient nous déterminer à abandonner des principes constitués de longue date.

Avant l'époque héroïque de la chirurgie, deux Maîtres ont eu sur moi une influence telle, que je la ressens encore et je suis heureux de le rappeler.

L'un fut Beau, dont on retrouve à peine le nom à propos des maladies du cœur, des intoxications par le tabac, ou des troubles hystériques de la sensibilité. Beau fut, à mon gré, le plus puissant esprit médical et le plus remarquable clinicien parmi tous les hommes de cette époque, que j'ai tous connus. Quoique chirurgien, comme journaliste, je les ai tous suivis. J'ai publié à ce moment autant de leurs leçons que de celles des chirurgiens.

Ce clinicien admirable était un littéraire et un érudit. Il avait l'esprit le plus ouvert à toute découverte, à toute observation nouvelle. Il m'enseigna, à la fois, la nécessité d'étudier toutes les traditions et la hardiesse pour les discuter et les renverser. Je suis toujours l'élève de Beau. Je dois à sa mémoire de dire que, si il y a bien du congénital dans l'esprit révolutionnaire qu'on me connaît, les deux années pendant lesquelles j'ai assidûment suivi Beau à la Charité, m'ont singulièrement encouragé à l'affirmer et à le développer.

Auprès de vous, mon cher Maître, j'ai trouvé cet esprit de méthode impeccable, cette constance dans l'observation, cette fidélité à l'étude du détail des observations cliniques, qui fut toujours, pour moi, le modèle admirable. Bien des fois, dans ma vie chirurgicale, je me suis repris à étudier à nouveau une question ou un malade, en me souvenant que vous ne supportiez pas la hâte exagérée, le mépris du détail qui guide, ou cette passion de l'exception, qui n'est guère l'exception, que parce qu'on n'a pas su l'étudier avec assez d'érudition ou de méthode.

Vous n'avez pas été seulement pour moi le professeur qui enseigne et qui forme l'esprit. Vous avez été le bon Maître. Depuis cette première heure, vous m'avez suivi. Par une fortune heu-

reuse, depuis mon entrée dans la carrière hospitalière, jusqu'à ma nomination d'hier, qui m'a fait entrer à l'Institut, je vous ai eu pour soutien, pour directeur, et pour auteur de mon succès.

Le jour où j'ai obtenu la réalisation des plus grandes ambitions que je pouvais méditer, avec le bonheur de ma nomination, j'ai eu celui de m'asseoir auprès de vous.

Il n'y a pas de plus précieuse réalisation de l'Association du Maître et de l'élève, et c'est la fierté de ma vie.

Notre présence à l'hôpital me rappelle tous mes souvenirs des heures de jeunesse, tous les camarades disparus, les vieilles amitiés, les souvenirs enfin de cet organe merveilleux d'enseignement mutuel que fut la salle de garde. C'était l'endroit où on discutait *de omne re scibili*, et souvent aussi de ce qu'on ne savait pas. Dieu sait ce que furent ces discussions dans la période d'agitation politique, littéraire et scientifique pendant laquelle j'y ai vécu. Que de choses bonnes et mauvaises en sont sorties. Mais, pour tous aujourd'hui, elle est surtout illustrée par la naissance des doctrines Pastoriennes, naissance tout particulièrement difficile. Les rares témoins de cette époque seuls peuvent se rendre un compte exact de l'agitation et de la violence qui leur ont fait obstacle. Je vous assure qu'il fallait une singulière hardiesse pour se proclamer, au quartier latin, un adepte de Pasteur. Pour la jeunesse d'alors, ce n'était qu'un suppôt du cléricalisme, et c'était tout dire. Le flambeau de la science et le flambeau de la philosophie étaient tenus par le cabinet de Charles Robin, et nombreux étaient ceux qui l'entouraient. Dans ce cabinet on élaborait les moyens d'attaque contre ce clérical éhonté. On peut faire cette remarque singulière, que la plupart des défenseurs de cette science et de cette philosophie chez Robin ont depuis versé dans la politique. Peut-on penser qu'ils avaient été découragés par la faillite scientifique dont ils avaient été les instruments ?

Quand on regarde ainsi en arrière, toujours *laudator temporis acti*, on se souvient avec plaisir même de ses concours, non sans doute que les épreuves vous en aient été agréables ou que les échecs vous laissent un souvenir bien doux. Mais, nous leur de-

vons une reconnaissance pour ce qu'ils nous ont appris, ce que sans eux nous n'aurions jamais fait l'effort d'acquérir, que nous n'aurions probablement jamais eu la volonté de chercher. Ce sont eux qui nous obligeant à nous charger d'un bagage scientifique réel, nous mettent en mesure d'aborder avec succès des recherches qu'une éducation médiocre et sans précision aurait rendues vaines ou insuffisantes.

Lorsque j'ai rencontré le savant qui eut, comme vous le dites, l'influence la plus décisive sur ma vie chirurgicale, j'étais bien préparé à le comprendre. On conçoit, après ce souvenir de Pasteur, pourquoi j'ai eu l'outrecuidance de découvrir, de célébrer Lister, de prédire l'avenir de la chirurgie nouvelle, à l'heure à laquelle personne n'avait encore songé à le faire, et pourquoi, dès ce jour, j'ai consacré toutes mes forces à la doctrine. Je l'ai prêchée, comme on fait pour une religion, et je lui reste fidèle. Je crois encore que cette fidélité est une nécessité scientifique. D'une part, les conséquences des théories qui dominent notre œuvre n'ont pas été épuisées. D'autre part, même à l'heure actuelle, après ces quarante années de chirurgie moderne, il ne manque pas de gens qui tout en profitant du mouvement qui s'est produit, ne l'ont pas compris, méconnaissent les principes scientifiques, et sont tout prêts à marcher contre les pratiques les mieux justifiées.

Vous l'avez bien dit, ce qui a qualifié cette période héroïque de la chirurgie, c'est la découverte de la *sécurité* et de la *perfection* de la réparation. Nous avons vu, ici même, les hécatombes de la chirurgie dans cet Hôtel-Dieu neuf, où les efforts les plus dispendieux des architectes avaient ruiné l'administration de l'assistance publique sans rien améliorer.

Nous avons entendu Nélaton demander une statue d'or pour qui préviendrait l'infection purulente, alors que Lister, encore inconnu, avait déjà formulé la chirurgie de l'avenir.

Or, ce que Lister venait d'apporter, ce n'était pas seulement la prévention de l'infection purulente. C'était, avec la prévention

de toutes les complications infectieuses, la réparation idéale. Il avait pu nous dire :

« S'il y a un trouble de réparation, cherchez la faute que vous avez commise. N'attribuez l'insuccès à rien qui soit indépendant de vous ».

Aussi, je reste le critique impénitent de bien des prétentions modernes. Le succès de la chirurgie ne doit dépendre ni d'une disposition architecturale, ni d'une préparation compliquée faite toujours hors l'action du chirurgien. S'il en est ainsi, c'est que la chirurgie a reculé depuis Lister, et elle ne peut en rester là.

En suivant les principes de la chirurgie antiseptique, il y avait tout à faire ou pour mieux dire tout à refaire. Nous avons dû inventer beaucoup. De là, sans doute, la tendance de ma chirurgie. J'ai pu me livrer à mon amour du nouveau.

On pense que les gens de ma génération ont été ainsi favorisés, qu'il y avait tant de choses à trouver, que leur tâche a été facile, et que cette découverte du nouveau sera difficile pour les générations suivantes. Je n'en crois rien. La science acquise ne peut avoir l'idée de la science qui viendra. Pour les chercheurs, l'avenir doit être plus fructueux encore que notre passé.

Comme je l'ai dit, les théories dont nous avons vécu ne sont pas épuisées.

De nouveaux moyens d'action enrichissent chaque jour la pratique.

Enfin, la jeunesse a pris une parfaite conception de la possibilité et des nécessités de la marche en avant.

Le meilleur de notre œuvre est peut-être d'avoir montré qu'on n'entrevoit pas de limites aux progrès. Nous avons secoué la vanité de ceux qui croyaient posséder des vérités indiscutables. Nous avons réveillé la science endormie dans cet orgueil inexplicable, qui faisait dire, à l'un des plus illustres chirurgiens du siècle dernier, que la science chirurgicale était arrivée à un si haut point de perfectionnement qu'on ne concevait pas comment elle pouvait progresser encore.

Mon cher Debove,

Merci d'avoir bien voulu prendre la parole. Nous sommes des amis de la première heure. Je vous ai suivi depuis votre internat jusqu'au décanat. Sur des routes différentes nous avons poursuivi un but commun, le progrès de la science et le bien de la profession. Chirurgien, je ne puis oublier que dès la première heure vous étiez de ceux qui affirmaient l'indissoluble union de la médecine et de la chirurgie et l'avez pratiquée.

Mon cher Delorme,

Je suis tout particulièrement sensible aux félicitations qui me viennent de la chirurgie militaire. Les militaires ont été pour moi les auditeurs et les élèves les premiers empressés et fidèles. Je ne l'ai jamais oublié.

Puis, le malheur des temps m'a fait à une certaine époque participer à la chirurgie militaire. Si les forces nous ont manqué alors pour faire tout le bien qu'il aurait fallu faire, cette épreuve nous a appris la prodigieuse difficulté de votre tâche, nous a fait apprécier et admirer les hommes comme vous qui cherchent le progrès dans un labeur constant que rien ne décourage, et qui sont animés de cet esprit combatif, pour lequel j'avoue une faiblesse d'autant plus avouable, qu'il laisse la place bien large pour la plus sincère amitié.

Monsieur le Directeur et cher Collègue,

Merci d'avoir bien voulu honorer de votre présence cette cérémonie et rappeler les services que j'ai pu rendre à l'Assistance.

Mes débuts, ici, sont lointains, puisqu'il y a exactement cinquante ans que je fus nommé externe, en 1862. C'est la longue suite des années qui m'a mis en contact avec les choses et les

gens de l'Assistance, qui m'a permis d'apprécier pleinement le rôle que vous avez joué depuis votre entrée à l'Assistance publique. C'est précisément parce que j'ai vu chez vous une compréhension généreuse et exacte des nécessités de la médecine et du rôle du médecin, que j'ai été heureux de m'associer au vote académique amenant parmi nous l'homme qui peut le mieux nous documenter sur des questions capitales pour l'exercice et l'enseignement de la médecine, et nous aider dans notre tâche à tous qui est le progrès de l'art et le soulagement de l'humanité.

Mon cher Bazy,

Vous avez raison, notre vraie tribune est à la Société de chirurgie. Ce fut bien là, comme il convient pour une assemblée spéciale et savante, le foyer de toutes les résistances, par conséquent, celui des combats et le siège des victoires. Vous êtes trop jeune pour avoir été témoin des batailles les plus violentes. Mais vous avez pu juger depuis longtemps qu'elles ont servi au progrès et n'ont altéré aucune des amitiés.

Mon Cher Perier,

C'était bien vous, mon cher ami, qui pouviez lire ici ces quelques mots de Nélaton. Nous avions tous deux, pour cet ami si parfait, une affection commune. Tous deux, nous avions apprécié ses qualités, jugé la puissance de son esprit et la noblesse de son caractère.

Puis, vous êtes comme moi. Nous sommes ensemble les derniers survivants d'une équipe chirurgicale qui a joué un grand rôle. Vous connaissez comme moi ceux qui sont tombés et disparus. Vous savez, vous qui avez présidé avec mes élèves à la confection de cette médaille, les noms de ceux de nos collègues qui s'é-

taient joints à vous et qui nous ont quitté depuis le temps où elle avait été préparée : Delaporte, Thorel, Berger, Terrier, Joffroy, Cornil, Sainte-Yves Ménard, Hennequin, Auguste Reverdin, Malassez, Guinard, Dieulafoy, Nélaton et avec mes collègues, mon bon ami Louis Legendre.

Aussi, c'est avec vous que nous nous souvenons. Nous voulons n'oublier aucun d'eux et portons nos regrets affectueux vers eux tous, que j'aurais été heureux de voir associés à cette amicale manifestation.

Au Professeur Reverdin,

Mon cher Jacques, tu représentes ici l'étranger, et tu l'es si peu ! Merci d'être venu. C'est le témoignage précieux de cette amitié que le concours a engendrée et qu'il n'a jamais pu rompre.

Nous avons parallèlement vécu notre vie, nous avons été tous deux ardents pour le progrès. Nous pouvons ensemble méditer sur le passé comme l'année dernière au bord du lac, en nous réjouissant d'avoir fait quelque bien et laissé une trace chirurgicale qui durera peut-être encore un peu.

Mon cher Béclère,

Merci, de me rappeler une œuvre commune. J'ai le grand regret de ne pouvoir, à vos côtés, jouer un rôle actif, dans cet enseignement hospitalier qui m'a tant passionné. Je me réjouis de voir autour de moi toute une phalange d'hommes qui comprennent, avec nous, que nous n'avons pas le droit de confisquer les notions précieuses que la pratique hospitalière met à notre disposition, qui voient dans notre œuvre un aide volontairement amical apporté à ceux qui ont la lourde tâche d'enseigner la médecine, et mettent à leur disposition les richesses de nos

hôpitaux. Vous pensez, comme moi, que la publicité de cet enseignement est la meilleure garantie de l'accomplissement parfait du devoir hospitalier et de la sécurité de nos malades dans les hôpitaux. Personnellement, vous avez montré par votre dévouement, par votre bravoure contre le mal, comment l'initiative individuelle peut enrichir la science et les malades de ressources que personne avant vous ne leur avait données.

Mon cher Demelin,

Vous savez qu'en me parlant au nom des accoucheurs, vous me rappelez cette jeunesse pour laquelle on conserve toujours un faible. Vous me rappelez aussi une des œuvres dont je suis le plus fier, pour le bien immédiat qu'elle a pu faire dans un milieu dont l'horrible vision avait épouvanté ma jeunesse. Je suis reconnaissant à tous ceux qui n'oublient pas le rôle que j'ai joué pour les accouchements et qui ont brillamment développé ce rôle.

Vous voir le poursuivre est doublement cher à mon cœur, puisque vos travaux ont commencé dans l'intimité de notre collaboration alors que vous m'avez été un aide si précieux.

Mon cher Delagenière,

Vous aussi, comme Demelin, avez été de mes aides directs. J'ai eu le bonheur de vous retrouver, tout jeune encore, porté par vos collègues à la Présidence de notre grande association chirurgicale. Vous venez, aujourd'hui, me donner le souvenir de tous les miens qui ont essaimé dans la province. J'en suis bien heureux, car, après le plaisir de découvrir quelque chose, la plus grande satisfaction qui soit est celle de voir l'idée germer et la méthode se généraliser. Nombreux sont ceux qui sont partis de ces services hospitaliers pour répandre l'exemple et la bonne parole.

En vous remerciant, vous, mon très bon ami, j'adresse un souvenir reconnaissant à tous les confrères de la province amis connus et inconnus qui m'ont suivi de près et de loin.

MON CHER POTHERAT,

La destinée ne devait me donner ici pour successeurs que des amis tout prêts à conserver le souvenir de mon passage, et à continuer ici les grandes traditions de la Maison. Nous pleurons ensemble Guinard, tombé sous les coups d'un stupide assassin.

MON CHER GRANJUX,

Nous sommes tous deux les forçats du même bagne, les condamnés du travail qui ne s'interrompt jamais. Vous et tous les journalistes que vous représentez, m'avez montré une sympathie dont je ne saurais trop vous remercier et je suis heureux de vous charger de ce remerciement, vous qui êtes l'ouvrier laborieux de tant et de si belles œuvres.

Vous qui connaissez et vantez mon œuvre de journaliste, vous savez mieux que moi comment celle que j'ai poursuivie n'a pu être accomplie et poursuivie que par le labeur de deux frères jumeaux.

Ne me faites pas la part trop belle, car vous savez que par mon frère fut supportée la plus lourde de ces charges, quoiqu'il n'ait jamais voulu en porter le renom.

MON CHER CROUZET,

Vous êtes aujourd'hui parmi les plus anciens de mes externes ; vous êtes de ceux qui, dans la province, avez porté la bonne parole. J'ai eu la bonne fortune de vous voir rester auprès de moi com-

me un familier de la maison qui m'a constamment montré sa fidèle amitié.

Merci d'être venu aujourd'hui, merci pour moi et tous les miens.

Mon cher Michon,

Mes élèves étant devenus des Maîtres, c'est vous qui terminez les bons souvenirs et les bons souhaits qui m'ont été apportés aujourd'hui. Vous savez que de personne, ils ne peuvent m'être plus agréables. Depuis le jour où je vous ai eu près de moi, comme tous ceux qui ont eu l'occasion de vous voir, j'ai apprécié votre talent et votre caractère. Je vous ai trouvé l'ami fidèle en toutes circonstances, l'élève dévoué. Vous avez été mes bons amis, Dagron, Le Marc Hadour et vous les initiateurs de cette fête, comme vous aviez tous trois été mes collaborateurs les plus dévoués. M. Steinheil a joint aux vôtres son activité et son dévouement. Tous les miens vous sont comme moi attachés et reconnaissants. Je n'aurais plus qu'un service à vous demander, et je sais que vous ne pourrez pas me le rendre, je voudrais vous demander le moyen de remercier, après les orateurs, tous ceux qui ont contribué à cette fête, tous ceux qui ont bien voulu y participer aujourd'hui.



CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE DAIX FRÈRES ET THIRON.